

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

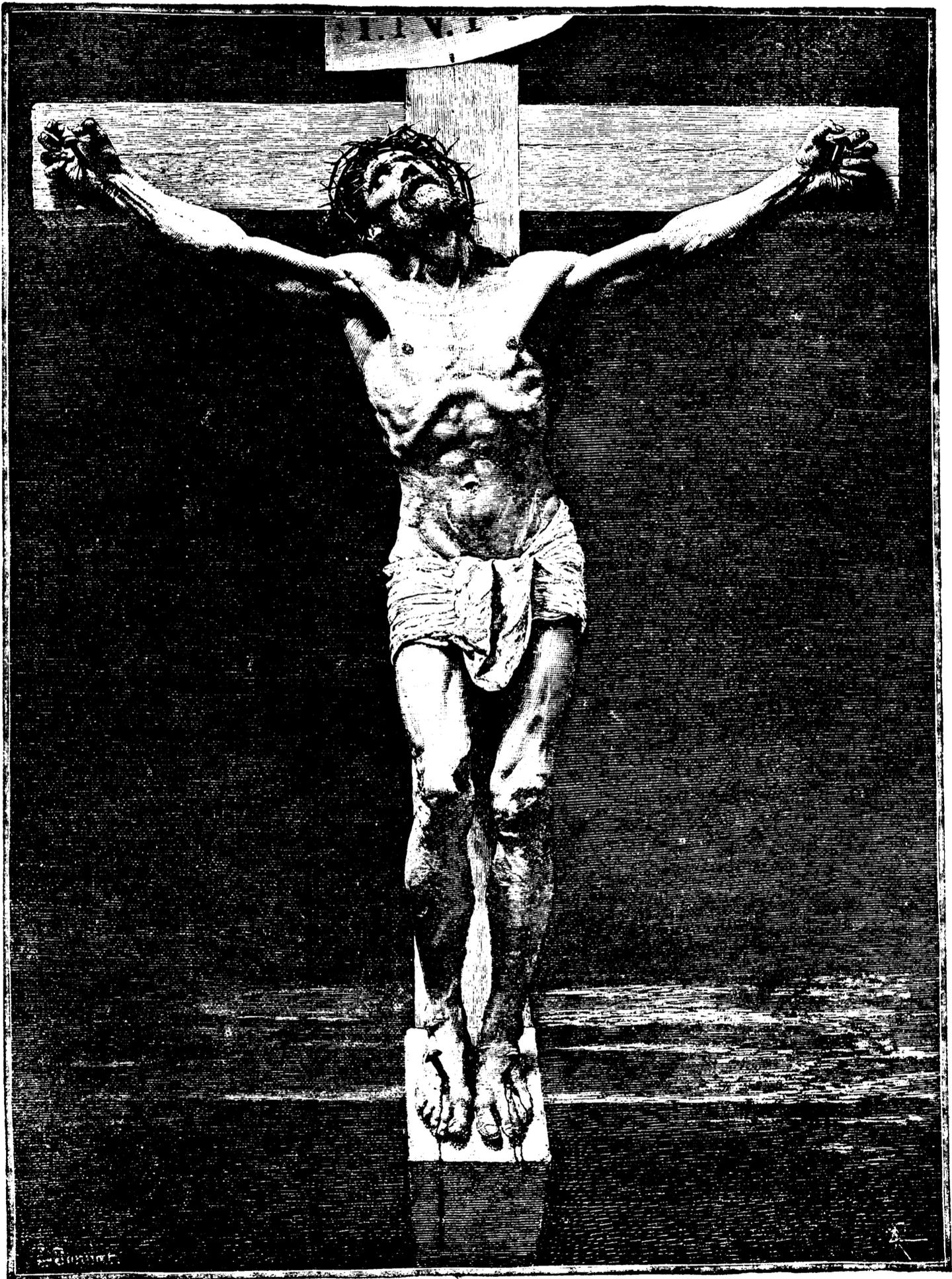
7^m an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 465—SAMEDI, 1^{er} AVRIL 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme :



LA SEMAINE SAINTE — LE CHRIST, TABLEAU DE M. BONNAT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1er AVRIL 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Lédieu.—A ma sœur : Fantaisie allégorique, par Denis R. thbvo.—A mes montagnes, par Buet.—Poésie : Paques, par J. B. Chastrian.—Les gais : Légende alsacienne, par Jean Rival.—Nos gravures.—Carnet de "Monde Illustré," par Jules Saint-E.—M. Jules Ferry, par Jules S.-E.—Chénique, par Paul Calmet.—Un pari, par George d'Espéy.—Croquis d'universitaires, par Fauvette.—Notes et faits : Quel est l'âge le plus charmant de la femme ; Mrs (avec gravure).—Choses et au res.—Feuilletons : Les mangeurs de feu, par Louis Jaccoliot ; La balle ténébreuse, par Jules Mary.—Problèmes d'échecs et de dames ; Enigme.

GRAVURES.—La semaine sainte : Le Christ.—Beaux-Arts : La rève de saïre Cécile.—Rassemblement... Al-leluia !—Portrait de M. Jules Ferry.—Gravures des feuilletons

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

NOUVEAU FEUILLETON

Notre feuilleton "La Belle Ténébreuse" touchant à sa fin, nous en commencerons bientôt un autre dont le récit charmeur et la brillante intrigue ne manqueront pas de fasciner les lecteurs.

NOS PRIMES

LE CENT-SIXIÈME TIRAGE

Le cent-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi, le 1er AVRIL, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister entrée libre.

ENTRE-NOUS



Il y a quelques jours, les journaux signalèrent l'arrivée, aux frontières d'Ontario, d'un Canadien qui venait des bords du lac Mackenzie, et de faire un long voyage, dont cinq cents milles en pleine solitude avant de rencontrer la première habitation de blancs.

Il avait sa femme avec lui ; et pourtant le trajet se fit en silence, sans l'échange de deux mots, car cette femme était morte et gelée sur le traîneau, depuis le départ pour cette funèbre odyssee.

Si étrange que puisse paraître cet événement, il n'en est pas moins strictement vrai.

Le voyageur est un des trappeurs qui vivent au

loin et qui ne reviennent aux établissements qu'à certaines époques, pour renouveler leur provision de poudre et de plomb, et pour vendre le produit de leurs chasses.

Un jour, on les voit reparaître au village natal, et, quand une jeune fille, séduite par le goût des aventures et la bonne mine du chasseur, (oh ! cela est rare), ne recule pas devant les hazards de la vie solitaire dans les plaines blanches du nord, il la prend pour femme, et tous deux s'enfoncent dans l'inconnu, là-bas, bien loin, plus loin encore...

Et puis, les jours succèdent aux jours, les enfants viennent, les années se passent, et quand on pense au vieux clocher, on se prend parfois à regretter de ne pouvoir reposer un jour à son ombre, comme les aïeux qui dorment depuis longtemps près des champs qui les ont vus naître.

* * C'est pour obéir à la dernière volonté de sa compagne mourante que ce chasseur vient d'accomplir un si grand voyage.

En voyant arriver la mort, la pauvre femme a dû revoir en même temps ses jeunes années écoulées, ses parents, les amis de son enfance, la vieille église, la demeure connue, le cimetière du village et c'est alors qu'elle a demandé à son mari cette grâce suprême, de transporter sa dépouille mortelle aux lieux où ils s'étaient aimés et juré fidélité...

Il promit... et ce dût être un triste retour que celui qu'il fit en repassant dans les mêmes bois, les mêmes montagnes qu'ils avaient traversés plusieurs années auparavant avec la même femme aimée, joyeuse et gaie alors, aujourd'hui froide et sans regards.

Ce durent être des nuits bien tristes que celles qu'il passa dans la neige, près de ce cadavre, et ne ressemblant guère aux soirées d'autrefois avec la jeune épouse !

Mais il avait promis, et aujourd'hui la morte repose au village selon son dernier désir.

* * Cet épisode de la vie primitive, d'un genre que nous ne connaissons que par à peu près, par oui-dire, ne nous fait-il pas penser aux souffrances des premiers colons, mais surtout des premières femmes assez hardies pour s'aventurer dans les horizons sans bornes du Nord-Ouest ? Et justement un petit livre de M. l'abbé Dugas, qui me tombe sous la main, nous donne des renseignements sur Mme Lajimonière, la première Canadienne du Nord-Ouest, morte il y a quelques années, presque centenaire.

Le Nord-Ouest, cela vous paraît tout près aujourd'hui, puisqu'on y va en char-dortoir en quatre jours, au commencement de ce siècle, il fallait plusieurs mois pour se rendre aux *pays d'en haut*, en canot et à pied.

C'est en 1806, quelques mois après son mariage, que Mme Lajimonière (de Maskinongé) se décida à partir, puisque son mari le voulait, pour la région inconnue où elle devait passer plus de soixante dix ans de sa vie.

"Si, à ce moment là, dit M. l'abbé Dugas, le tableau de l'avenir se fût déroulé devant elle pour lui laisser voir avec ses ennuis, ses misères et ses souffrances, les soixantes-dix années qu'elle aurait à passer dans les pays sauvages qui, désormais, allaient devenir sa patrie, il est bien probable que son courage aurait failli et qu'elle aurait renoncé au dessein de suivre son mari sur cette terre lointaine ; mais, heureusement que pour Mme Lajimonière comme pour les autres, le drame de la vie ne s'est montré que jour par jour, et au moment de se séparer de sa famille, de ses amis, et de tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, elle a pu encore bercer son imagination de douces espérances. C'est ainsi que se passe la vie, semée de peines et de soucis, dont quelquefois le poids nous accable ; notre existence deviendrait un fardeau doublement pesant si nous connaissions d'avance toutes les épreuves que l'avenir nous réserve ; mais le désert que nous traversons est rempli de mirages, et nous marchons toujours encouragés par la vue d'une oasis où nous espérons trouver le repos."

Oui, ces réflexions sont parfaitement justes, mais

surtout quand elles se rapportent à l'avenir et à la vie réservés à une jeune femme qui part ainsi, sans espoir de retour.

L'histoire de madame Lajimonière est entre les mains de tout le monde, et pas n'est besoin de la redire, mais il est un point qui frappe le lecteur dans la vie de cette femme : c'est l'émotion qu'elle éprouve à son tour au départ de ses enfants qui se marient et vont s'établir ailleurs.

"C'est toujours un chagrin pour une mère de se séparer de ses enfants, dit encore l'abbé Dugas, mais quand cette mère vit à six cents lieues de tous parents et amis, et qu'elle n'a près d'elle que ses enfants pour la distraire de ses ennuis, on comprend que le sacrifice d'une séparation devient doublement cruel."

Il semble que cette courageuse Canadienne ait toujours eu pour destinée de souffrir de l'isolement. Jeune fille, elle quitte son pays et ses parents, femme, elle perd son mari en 1850, et ce n'est qu'alors qu'elle peut enfin goûter un peu de repos près de son fils aîné, qu'elle va rejoindre et chez qui elle finit ses jours.

* * Cette histoire de la première Canadienne-française établie au Nord-Ouest, m'a fait penser, —vous savez comment s'enchainent les idées,— à plusieurs questions dont je ne connais pas la solution :

—Quelle est la première Française venue au Nouveau-Monde ?

—Quel est le premier enfant français né en Amérique ?

—Quel est le premier enfant blanc né sur notre continent ?

Le nom du premier enfant d'origine anglaise venu au monde en Amérique est connu, comme vous le savez sans doute, c'est *Virginia Dare*.

Virginia Dare est née à Roanoke, Virginie, en août 1587.

Elle était petite-fille de John White, gouverneur de la colonie envoyée par sir Walter Raleigh pour fonder un état agricole.

La fille de White était mariée avec W. Dare, un de ses compagnons, et c'est le 26 avril 1587, que ce dernier partit de Plymouth avec sa femme.

La petite Virginie vint au monde un mois après l'arrivée de l'expédition.

* * Rameau dit que madame de Poutrincourt est la première femme européenne qui soit passée dans l'Amérique, en 1611, mais il est évident qu'il fait erreur, comme le prouve la naissance de la jeune Anglaise susdite.

Et d'ailleurs, Louis Hébert, qui ne vint s'établir à Québec qu'en 1617, n'avait-il pas habité l'Acadie dès 1604, et j'ignore si sa femme ne l'accompagnait pas. On sait que sa fille, Guillemette, est née en 1606 ; mais où ?

Quant au premier enfant français né en Amérique, je n'ai aucune donnée, et si un des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ pouvait éclaircir ce point, on en serait très heureux.

* * Quel est le premier enfant blanc né sur notre continent ?

Ce doit être un Danois, rejetons de ces hardis navigateurs qui établirent une colonie éphémère sur les côtes du Nouveau-Monde, mais je ne crois pas que l'histoire ait gardé son nom.

Nous savons bien qu'en 1006, Gudrid, femme de Thorstein, est venue en Amérique et qu'elle y donna naissance à un fils, dont le grand sculpteur danois, Thorwaldson, est descendant, mais est-ce le premier-né sur la terre américaine ? C'est peu probable.

Ces questions intéressantes seront peut-être résolues au congrès des savants, qui aura lieu à Chicago, et où l'on s'occupera d'une manière spéciale de tous les points de l'histoire de l'Amérique.

* * On nous parle souvent de la misère endurée par nombre de nos compatriotes aux États-Unis, mais il paraît qu'en cela comme en toutes choses, certaines exceptions semblent vouloir ré-

tablir l'équilibre, témoin l'étrange aventure de Pierre Surette.

Surette est un pauvre diable qui de bucheron est devenu cocher, et qui va bientôt descendre de son siège pour prendre place dans la voiture et se faire conduire à son tour.

Il épouse sa maîtresse, Mme Miller, richissime veuve, qui est décidée à unir ses cinquante hivers aux vingt cinq printemps de son cocher, dont elle est devenue éperdument éprise.

Il est vrai de dire que Pierre Surette ne sait ni lire, ni écrire, et qu'il parle très mal l'anglais.

Après un résultat semblable, que deviennent les belles raisons qu'on vient nous chanter sur tous les tons à propos d'instruction pratique.

Ce qu'il y a de plus pratique, c'est de posséder une ignorance crasse, savoir conduire les chevaux tant bien que mal et tomber dans l'œil d'une vieille édentée, aux désirs séniles et au portemonnaie bien garni.

Voilà le pratique fin de siècle.

Je ne souhaite pas à Pierre Surette tous les malheurs conjugaux possibles, mais si la chose arrivait, il l'aurait bien cherché.

Jeune chat et vieille souris ne sont pas faits l'un pour l'autre.

* * Une dépêche intéressante :

"On reçoit de Saint-Petersbourg les détails navrants d'une hécatombe de prisonniers envoyés en Sibérie. La troupe de prisonniers se composait de 374 personnes, hommes, femmes et enfants, parmi lesquels plusieurs prisonniers politiques. Suivant la coutume, les prisonniers allaient enchaînés deux à deux. Ils avaient couché à Tomsk et s'étaient remis en marche le matin. Une tempête de neige éclata ; au bout de six heures les chemins étaient remplis et devenus impraticables. Les plus faibles des exilés commencèrent à tomber dans la neige profonde entraînant avec eux leur compagnon de chaînes, plus fort, et bientôt tous deux étaient ensevelis et mouraient de froid ou d'asphyxie. Graduellement les rangs s'éclaircissent ; les malheureux luttèrent, mais succombaient bientôt.

"Quand les gardes purent se rendre compte du nombre de ceux qui leur restaient à conduire, sur 374 prisonniers il en trouvèrent 91 ; tous les autres étaient morts sur le long de la route.

"Soixante-et-deux de ceux qui sont morts étaient des prisonniers politiques. Parmi les morts sont aussi sept femmes et quatre enfants."

C'est une des conséquences du joli régime absolu de la Sainte Russie, mais il y a des gens qui vont dire que ce n'est pas la faute du Czar ou du régime si une tempête de neige a enseveli ces malheureux.

Il est joli, le raisonnement, mais ce n'est pas la peine de se gêner quand il s'agit de prisonniers politiques.

Et puis, quand on part pour la Sibérie, on sait bien qu'on n'en revient plus ; mieux vaut donc mourir au plus tôt.

* * Montréal se prépare à fêter, le 28 de ce mois, un cinquantenaire comme on n'en a jamais vu.

Le héros de la journée n'est en, effet, âgé que de cinquante-trois ans, et c'est M. Jehin-Prume, l'éminent violoniste, qui va célébrer le cinquantième anniversaire de ses débuts.

Il a commencé à trois ans !

Félicitations bien sincères au jeune vieillard !!!



Les fonctionnaires sont comme les livres d'une bibliothèque : les moins utiles sont les plus haut placés.—PAUL MASSON.

Le travail, la prière et l'amour, voilà les seules consolations de ce monde ; le travail, la prière et l'amour qui ont la foi pour base !—Mme MARIE-EDOUARD LENOIR.

A MA SŒUR

FANTAISIE ALLÉGORIQUE



VOUS souvient-il, ma sœur, d'un grand parterre et d'une maison blanche ? Vous souvient-il du bon grand père et de la bonne grand mère, aux fronts ridés, aux cœurs d'or ? Et du grand arbre, dont, à chaque automne, les branches chargées balayaient le sol tout autour, nous enfermant sous un

dôme de verdure ? Et des prunes, qui pouvaient sur nos têtes, lorsque grand père, souriant et courbé, secouait les troncs rugueux ? Et des fleurs ? Et des oiseaux ? Et des papillons ?... Hélas ! le temps a passé par là. Les vieilles gens ont gagné leur couche dernière ; d'autres aussi nous ont laissés, répondant à l'appel de Dieu ; le grand noyer est à moitié abattu par la foudre ; les fleurs se fanent ; les oiseaux ont émigré ; et je crois que les papillons sont morts !... Ma sœur, vous souvient-il du grand parterre et de la maison blanche ?

Autrefois, au fond du jardin, entre l'œillet rouge et la pervenche à corolle d'azur, il se fit un certain débat. J'en recueillis l'histoire, un jour que le grand noyer en causait avec la brise ; et, s'il vous plaît de l'entendre, ma sœur, je vous en ferai doucement le récit.

La pervenche, un beau matin, se haussant sur ses petits pieds, parvint à dépasser de la tête une vilaine grande feuille qui cachait sa fraîcheur. Non loin d'elle, l'œillet rouge se balançait.

La pervenche murmura :

—Les hautes tiges ne font pas les belles fleurs.

Et c'est là une vérité ; le piédestal ne fait pas le grand homme. Mais, venant de la pervenche, j'ai peine à comprendre ce propos ; ce ne pouvait être de sa part aigreur ni envie, car vous savez, ma sœur, que la pauvre n'est pas envieuse mais d'humeur douce et facile ; je pense donc que c'était une innocente malice.

L'œillet prit un air de souverain mépris :

—Ma mie, vous êtes chétive et rampante : taisez-vous !

La fleurette, ce matin là, était en train d'espérier :

—J'ai ma place sous le soleil, reprit-elle ; et je sais des yeux qui préfèrent l'azur de mes feuilles à l'écarlate des vôtres.

—Allons donc ! Votre naïveté me fait pitié. Vous ne savez donc rien, brin d'herbe ? et vos illusions sont encore toutes neuves ?... Vous êtes si bas placée que vous ne m'avez peut-être pas vu... Regardez !

Et l'œillet, en un balancement orgueilleux, courba sa tête rouge sur la petite fleur, qui ne s'en troubla point et repartit derechef :

—Compère, je vous ai vu ; et je sais mieux votre mesure, étant à vos pieds. Je suis petite et crois, près du sol, où l'on ne saurait me découvrir ; le rayon de soleil et la goutte de rosée seuls me viennent voir ; j'embaume ma retraite, et les herbes voisines m'en savent gré... Souvent, vous regardant d'en bas, je vous ai plaint ; il doit être dangereux d'être haut sur tige et d'attirer les regards par ses éclatantes couleurs ; tous les malheurs vous menacent, et vous dispersez en pure perte votre arôme aux quatre vents du ciel. En vérité, œillet rouge, je vous ai vu et vous plains.

Tout faisait silence. Les marguerites hochaient leurs blanches têtes, avec l'air de dire : "Elle a raison, la pervenche !" Un bouton de rose près d'éclorre, penchait vers l'œillet. Et tout près de là, la violette admirait sa sœur. Et dans les branches, les oiseaux, le cou tendu, écoutaient la dispute de l'œillet et de la pervenche.

—Ma mie, vous êtes une sotte. Vous ne connaissez pas la gloire d'attirer tous les regards, d'être admiré, et de dominer superbement les autres. Vous n'avez jamais goûté la volupté suprême de se livrer aux caresses de la brise et de rendre en parfums les baisers fous du vent. Votre horizon se borne aux feuilles qui vous cachent ; sur ma tige altière, mon regard embrasse le monde

entier !... Ainsi, vous ne voyez rien venir, brin d'herbe... et pourtant l'on approche... on m'admira et vous resterez ignorée...

En effet, un pas léger retentit sur le sable fin, une main blanche s'avance, et l'œillet rouge se perd dans la profusion émaillée d'un bouquet de fleurs.

La pervenche, imprudente et peut-être curieuse, montre sa tête... Et voilà qu'on s'agenouille près d'elle, on écarte les herbes, on la soulève délicatement, on en respire l'odeur...

—Sa tige est si frêle et son parfum si doux : il serait mal de la cueillir ; laissons-la vivre.

Et la pervenche, heureuse et tremblante, de dire à la violette :

—Cachons-nous, et sentons bon !



A MES MONTAGNES



MONTAGNES du Saguenay, combien je vous aime dans votre sauvage grandeur et votre sublime majesté. D'autres montagnes, vos sœurs, ont leurs volcans destructeurs ou leurs neiges éternelles qui attirent le touriste et charment sa vue ; mais pour moi, vos rochers escarpés, vos sommets couronnés d'effeuillage toujours

vert et cachant dans les nues vos vallons si doux, vos lacs transparents et poétiques, vos cascades argentées et vos rivières gracieuses parlent un langage plus élevé et disent à mon âme de bien plus douces choses ; je vous admire et vous aime.

Je vous aime quand, coquettes, vous vous mirez dans les eaux de notre belle rivière ou que vous répétez les cris et les soupirs que jettent à vos échos fidèles les mille voix de la nature. Je vous aime lorsque derrière vos cimes sombres la lune se lève ou qu'elle se plonge dans vos mystérieuses cachettes pour se montrer quelques instants après plus séduisante et plus belle. Je vous aime sous les rayons du soleil ou au clair de lune, sombres dans les nuages ou pures et brillantes dans le ciel, au matin argentées sous la rosée ou le soir empourprées par les reflets de l'astre roi ; parées de toutes les splendeurs de l'été ou éclatantes dans votre toilette de glaçons et de frimas ; au printemps avec vos ruisseaux, vos chutes et vos cascades et à l'automne dans vos riches vêtements de duvet et de mousse. A la vérité, je vous aime toujours et partout. Mais de vous ce que j'aime davantage ou plutôt ce que j'adore ce sont les deux superbes joyaux de votre belle couronne, ces deux caps inassés que l'on a si bien nommés : Trinité et Eternité.

Comme on se sent humble et petit et comme le Créateur nous apparaît puissant quand, muet et saisi d'admiration, on contemple ces rochers hardis !

J'aimais ces géants quand, enfant, je n'osais parler devant eux. J'éprouvais alors comme de la crainte ou de la frayeur se mêlant à mon admiration. Maintenant encore, je ne puis me trouver sous leur ombrage sans un sentiment de respect ou un besoin de prier. Du fond de mon cœur s'élèvent vers le ciel mes hommages et mes vœux. Est-ce parce que je vois là régnant sur ces solitudes comme sur le Calvaire, la croix sainte, signe de notre rédemption et la statue de la vierge bénie. Etoile des Mers, érigées en 1880 sur les degrés du cap Trinité, par la dévotion d'un adorateur du Christ, un fidèle serviteur de Marie ?

De mes montagnes j'aime le nom même. Chaque petite baie, anse, rivière, île ou cap, avec leurs hameaux et leurs chaumières, leurs villas, leurs camps et leurs huttes, ne sont familiers et me rappellent quelques chers souvenirs

Je puis voyager, voir et admirer d'autres paysages avec plus de décor, de richesses ou de splendeurs, mais j'aimerai toujours de préférence mes belles et pittoresques montagnes.—BLUET.



PAQUES

Ce matin, le soleil souriait comme un rêve...
L'air était plein de bruit, de bonheur et de chants...
Il faisait doux : c'était la fête de la sève
Et Pâques fleurissait,—premier jour du printemps.

Les prêtres avaient mis les chasubles dorées ;
L'autel s'était paré de verdure et de fleurs...
Et des encensoirs d'or s'élevaient des fumées,
Par le soleil heureux, tout rempli de splendeurs.

O belle fête sainte, avec tes allégresses !
Chants sacrés, orgue aux voix divines, dont les sons
Me pénétrant au cœur,—douces enchanteresses,
Deroulaient dans l'encens leurs sévères chansons.

Chapelets égrenés le long des haies verdies,
Cloches qui dans les airs carillonnaient gaiement.
De partout la prière, en douces harmonies,
Montait vers vous, Seigneur, de nos cœurs, lentement...

Moi j'ai prié comme eux, mais c'est au cimetière,
Là bas où l'on est seul et plus proche des cieux.—
Écoutez, ô Seigneur, ma très humble prière,
Car j'étais triste par ce soleil si joyeux....

J. B. Chatrian.

Bruxelles (Belgique).

LES GEAIS

LÉGENDE ALSACIENNE



La conversation était tombée sur des prouesses d'anciens, et, en particulier, sur le secours que certains d'entre eux prêtent quelquefois à la justice. Quelqu'un raconta l'histoire du terreneuve voyant un voleur s'introduire dans la propriété de son maître, se jetant sur lui, le mettant en piteux état, puis le gardant à vue jusqu'au matin, ne consentant à abandonner sa faction qu'à l'arrivée des gendarmes.

De là, on passa au merveilleux, en évoquant le souvenir des fameuses grues d'Ibicus, et mon ami Albert intervint à son tour dans le débat.

—Vous me rappelez, dit-il, une légende que j'ai recueillie jadis, dans un voyage en Alsace. J'étais à Saverne, dans le Bas-Rhin ; je rayonnais de là, visitant tous les châteaux en ruines des environs—et Dieu sait s'il y en a ! Partout je me faisais raconter par les bonnes gens—paysans ou bûcherons—les naïves traditions qui se rattachent à ses vieux castels, et qui prenaient dans leur bouche une pittoresque saveur de terroir que je ne puis malheureusement leur conserver.

Sur la montagne, non loin de la petite ville de Neuwiller, quelques murs tombant de vétusté rappellent encore le château de Herrenstein, (littéralement : pierre des seigneurs). Je ne pus apprendre l'étymologie de ce nom, mais on me montra, à un quart d'heure environ du manoir détruit, une sorte de petit plateau dominant la vallée, où s'élevait autrefois un ermitage.

Les ermites, vous le savez, étaient fort nombreux au moyen-âge. Ils se retiraient en un endroit agreste et isolé, pas trop loin des humains, pourtant, bâtissaient eux-mêmes une cabane pour se loger, une chapelle pour servir de lieu de pèlerinage, et menaient là une existence calme et monotone, de prière et de contemplation, vivant des libéralités des fidèles.

Or, à une lointaine époque, un bon vieillard habitait là. Sa piété, sa douceur, sa charité lui avaient valu dans toute la contrée une réputation

de saint, d'inspiré, à qui l'Éternel se révélait en de miraculeuses visions. Les malheureux et les affligés le visitaient. Il trouvait pour chacun de sages conseils, des aumônes et des remèdes efficaces ; il guérissait même des malades rien qu'en leur imposant les mains.

Un jour, un jeune moine arriva à Neuwiller et entra à l'hôtellerie. Tout couvert de poussière, hâve et fatigué, il semblait venir de bien loin, avoir couru longtemps les grands chemins. Il ne voulut point, d'abord, dire ce qui l'amenait dans le pays ni vers quelle destination il se dirigeait. Il s'enferma dans un mutisme méfiant et soupçonneux, étudiant les gens comme s'il eût vu en eux des ennemis.

Ce moine avait commis un crime et dû fuir en hâte son couvent, afin de chercher ailleurs un refuge. Il errait depuis un mois, ne se sentant nulle part en sûreté, en quête d'un lieu tranquille où il pût se cacher, loin de ceux qui le recherchaient sans doute.

Cependant, son souper achevé, il demeurait dans la salle, égrenant son rosaire par contenance, épiait du coin de l'œil les allants et venants, écoutant les propos, prêt à en faire son profit.

L'hôte, sa femme et ses filles, installés près de lâtre, devisaient avec quelques voisins. Après avoir commenté les petits événements de la ville, il se mirent à parler du pieux ermite qui comptait un nouveau miracle à son actif : un pauvre homme, tout perclus de douleurs, après s'être fait porter à la chapelle, en était revenu marchant sans bâton.

Chacun renchérisait sur les vertus du solitaire, chacun apportait son exemple à l'appui et le frère Joseph—c'était le nom du moine—fut bientôt au courant de tout ce qui concernait l'anachorète.

—Il faudra que j'y monte, demain, dit l'hôtelier, j'ai là pour lui une poule, une motte de beurre et des œufs frais.

—Si vous vouliez bien vous charger de mon offrande, répondit une paysanne, cela m'éviterait la course. Je lui destine une belle truite et un rayon de miel.

Plusieurs firent la même demande à l'aubergiste, qui accepta toutes les commissions.

Le moine écoutait, hésitant encore, mais les yeux allumés de convoitise.

Enfin il se leva, et, s'approchant du groupe :

—Mes bonnes gens, dit-il, avec une hypocrite douceur, vous parlez, je crois, du pieux ermite du Herrenstein ?

—Oui, mon Père.

—Eh bien, si vous voulez, je lui apporterai vos présents, car demain, dès la première heure, je compte monter à sa cabane.

—Vous le connaissez donc ?

—Non, mais c'est l'évêque de Metz qui m'envoie vers lui. Touché des mœurs si pures et des grandes vertus de ce saint homme de Dieu, il l'appelle auprès de lui, afin de le mettre, dans sa vieillesse, à l'abri du froid et des orages de la montagne. C'est moi qui suis désigné pour le remplacer. J'ai l'ordre de le conduire, par l'autre versant, jusqu'à la route de Metz où il trouvera les gens de l'évêque, puis de m'installer dans son ermitage. Je tâcherai, mes bons amis, de le remplacer de mon mieux auprès de vous, ajouta-t-il avec onction, en levant les yeux au ciel.

Il avait su donner tant de vraisemblance à son récit, il parlait d'un ton à la fois si doux et si assuré, que les assistants ne mirent pas un instant en doute la vérité de son explication. Quoi de plus naturel que l'évêque voulût accorder un peu de bien-être à un si noble et si fidèle serviteur de Dieu, et lui permettre de passer à l'abri ses derniers jours ? L'habit même du frère inspirait confiance et écartait tout soupçon.

Quelques-uns pourtant manifestèrent le désir de dire adieu à l'anachorète avant son départ.

—Vous n'en auriez pas le temps, reprit le moine.

L'évêque désire formellement que j'y monte demain, au lever du jour, et que je l'accompagne immédiatement jusqu'à la première halte de son voyage. J'ai, en outre, à lui donner quelques instructions absolument secrètes, pour lesquelles il importe que nous soyons seuls.

Et frère Joseph, pour couper court aux questions, prétextant sa grande lassitude pour se retirer, laissant ses interlocuteurs déplorer, avec des re-

grets et des soupirs, que leur bienfaiteur fût perdu désormais pour eux.

L'aube pointait à peine, quand le moine fit son entrée dans la salle basse. Il se chargea des présents que l'hôte avait préparés pour l'ermite : bon vin pour le reconforter en route, toute sorte de friandises pour lui rappeler ses amis de Neuwiller. Le jeune religieux se fit indiquer son chemin et, d'un pas allègre, se mit à gravir la montagne.

Le saint homme était à genoux, en oraison, devant sa cabane, dans une telle extase qu'il n'entendit même pas approcher le moine.

Celui-ci, sans hésiter, se débarrassa de son fardeau, saisit un poignard caché dans sa robe, et, d'un seul coup, étendit l'anachorète sans vie sur le sol, les mains jointes encore pour sa dernière prière. Le frère se pencha sur sa victime, s'assura que le cœur ne battait plus, puis, se relevant, il s'occupa de chercher une place où il pût l'enterrer.

A ce moment, un cri rauque le fit tressaillir. Il se crut découvert et regarda avec épouvante autour de lui. Mais non, là-haut, dans les arbres, deux geais faisaient mouvoir le feuillage, et leurs voix l'avaient effrayé.

Rassuré, il continua ses investigations, choisit un petit espace plane, au pied d'un rocher, enleva de larges plaques de mousse, creusa une fosse, y déposa le cadavre, et, l'ayant recouvert, remit soigneusement la mousse, afin de cacher la terre remuée. Alors, avec un sourire de triomphe, il alla prendre possession de son nouveau domaine où, désormais, il vivrait tranquille, à l'abri des poursuites, nourri et choyé par les braves gens de Neuwiller.

Comme il entrait dans la cabane, les cris des geais se firent plus bruyants et plus sauvages. Les oiseaux voletèrent, agités, avec des battements d'ailes, éveillant les échos de leurs voix stridentes, puis, pesamment, ils prirent leur essor.

Frère Joseph, tout à la satisfaction de voir si bien réussir son plan, n'y prit point garde.

Il fit du feu, apprêta l'une des succulentes volailles qu'il avait apportées, et, pour son repas, s'installa devant la porte, sous un arbre, en face du gracieux panorama de la vallée étendue à ses pieds.

Le lendemain matin, en sortant de sa cabane, il fut frappé d'entendre de nouveau les geais. Il y en avait quatre maintenant, et leurs voix rauques lui rappelèrent désagréablement son effroi de la veille, au moment du crime. Cependant, bientôt ils s'envolèrent, et le moine n'y pensa plus.

Dans la journée, il reçut quelques pèlerins, les séduisit par son aimable accueil, leur donna des conseils, leur indiqua au hasard des drogues qui devaient les guérir, et accepta avec condescendance les dons qu'ils apportaient.

Ainsi se passa une semaine. L'ermite, très satisfait de sa nouvelle condition, vivant grassement dans l'oisiveté, n'avait qu'un souci—un souci pué- ril dont il était presque honteux : les geais. Chaque matin, à l'heure précise de l'assassinat, ces oiseaux venaient s'abattre sur les sapins, en troupe de plus en plus nombreuse. Quelques-uns marchaient avec agitation à la place où le vieillard était tombé, et fouillaient le sol de leur bec ; d'autres voltigeaient autour du moine, s'approchaient jusqu'à lui donner de vigoureux coups d'aile, l'étonnaient de leur furieux ramage, et, quand ils s'en allaient enfin, le laissaient inquiet et troublé. Peu à peu, il ne put se défendre de penser sans cesse, avec une vague et mystérieuse terreur, à ces visiteurs étranges ; il guettait chaque oiseau qui passait dans le ciel, se méfiait des pigeons et des hirondelles, croyant toujours reconnaître les remords vivants qui le harcelaient.

Enfin, le neuvième jour, il vit un vol de geais arriver vers lui, au dessus de la vallée, si épais, si compact, qu'on eût dit un immense nuage noir obscurcissant le ciel. Il voulut fuir, éperdu, glacé d'épouvante devant leur air menaçant ; mais les oiseaux, de toutes parts, fondirent sur lui ; se perchèrent sur ses épaules, sur sa tête, sur ses bras, s'attachèrent à ses vêtements, les lacèrent de leurs griffes, les arrachèrent par lambeaux. D'autres, becquetant ses pieds, lui causaient d'atroces douleurs. En vain, il s'efforçait de les chasser : ils revenaient, plus furieux et plus voraces. L'ermite ne savait comment lutter contre

ses agresseurs ; il faiblissait, ses jambes écorchées ne le soutenaient plus. Il chancela, tomba, ne put se relever. En un instant, il fut couvert par les assaillants, ce n'étaient sur tout son corps, qu'ailes grises pointillées de bleu qui s'agitaient, que pattes acharnées qui grattaient, déchiraient sa chair. Les longues plaintes du malheureux se mêlaient, sinistres, aux cris des geais.

Maintenant il comprenait : une force supérieure intervenait contre lui, pour le châtier.

Un instant, son visage resta découvert, et il aperçut, au détour du sentier, un petit pâtre qui regardait, muet d'horreur, et une puissance invincible le poussa à révéler son secret.

— Enfant, murmura-t-il d'une voix éteinte, cours à la ville, raconte ce que tu as vu, et dis à tous que c'est la justice de Dieu qui m'a frappé... car je suis un assassin... j'ai tué le saint homme... pour prendre sa place... et....

Il ne put achever ; son souffle s'éteignit : il était mort.

Le pâtre s'enfuit à toute jambes sans oser se retourner, tandis que les geais, avec une clameur de triomphe, se dispersaient aux quatre vents du ciel.

Jean Rivay

NOS GRAVURES

LE RÊVE DE SAINTE CÉCILE

Elle a tout le charme naïf et simple d'une page de la légende dorée, cette gracieuse composition où l'artiste a déployé tant de poésie et de grâce.

Ce sujet religieux, qui serait bien à sa place dans quelque chapelle dédiée à la sainte patronne de la musique et des musiciens, pourrait tout aussi bien, en raison de la façon dont il a été traité, figurer dans une galerie d'amateur, où la délicatesse de l'œuvre et ses qualités d'exécution lui désigneraient un rang très à part.

LE CHRIST

Nous sommes de ceux qui pensons, avec les prophètes, que le Sauveur du monde était le plus beau des enfants des hommes. Une certaine école a prétendu que le Christ était venu sur la terre pour les humbles, pour les petits, pour le peuple enfin, il avait dû s'incarner dans le corps d'un homme du peuple. Le Christ est venu pour tout le monde, mais eût-il préféré se rapprocher davantage du peuple, il ne s'en suivrait pas qu'il dût être laid, c'est à dire d'une nature grossière et matérielle.

Et d'abord, le peuple n'est pas laid ; dans beaucoup de pays, il est resté d'une beauté merveilleuse, et ce sont seulement les excès, les fatigues et la misère qui, dans certaines contrées, ont alourdi sa nature et altéré l'harmonie de ses membres et de ses traits.

Non, le Christ, en descendant parmi les hommes devait prendre la figure de ce premier père que Dieu avait créé à son image. Il devait être le type de la beauté divine.

RESURREXIT.... ALLELUIA !

Sur la fin de la nuit du Sabbat, lorsque le premier jour de la semaine commençait à luire, Marie-Madeleine et l'autre Marie allèrent pour voir le sépulcre. Et voilà que tout à coup il se fit un grand tremblement de terre : car un ange du Seigneur était descendu du ciel, et s'était assis sur la pierre du sépulcre après l'avoir renversée. Son visage brillait comme l'éclair, et son vêtement était blanc comme la neige. Les gardes en furent remplis d'épouvante et tombèrent comme morts. Mais l'ange, s'adressant aux femmes, leur dit :

— Pour vous ne craignez point ; car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici, et il est ressuscité comme il l'avait dit. Venez, et voyez le lieu où l'on avait mis le Seigneur ; et hâtez-vous d'aller annoncer à ses disciples qu'il est ressuscité : et voilà qu'il vous précède en Galilée : c'est là que vous le verrez, je vous en avertis par avance.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Encore une fleur de cyprès. De nouveau la tombe vient de s'ouvrir béante pour englober une existence dans l'épanouissement de sa jeunesse. La faculté de droit de Laval à Montréal, en la personne de Joseph Brazeau, E. E. D., perd l'un de ses plus brillants élèves. Fraternelles condoléances.

* *

Nous recommandons à nos charitables lectrices et lecteurs l'avis que nous publions ailleurs, au nom du Rev. P. M. Barral. Il s'agit d'aider la belle œuvre de la " Propagation de la foi," par le don minime de timbres-postes oblitérés. Voilà un moyen très facile de faire une grande charité.

* *

Il s'est donné, vendredi, le 17 mars, dans la grande salle de réunion du club National, une conférence qui n'a pas manqué d'avoir un certain retentissement. Ce résultat ne nous laissait aucun doute, depuis que nous avions reçu la carte de faire part. Tout l'annonçait : le sujet même de la lecture : *L'union continentale*, et le nom du conférencier, M. J. B. Rouillier, qui s'est spécialement affirmé en la matière par sa récente polémique sur ce sujet avec M. François Tujague, publiciste de la Nouvelle-Orléans.

Nous avons regretté beaucoup les circonstances qui nous ont empêché de nous rendre à la gracieuse invitation. Sur ce que nous en avons ouï dire, sans partager toutes les opinions du conférencier, nous lui offrons nos compliments de son judicieux travail.

* *

Si le Cercle Ville-Marie n'était pas coutumier de pareils succès, il pourrait à bon droit se faire grande gloire de sa belle séance du 12 mars dernier. La brillante académie de la jeunesse étudiante canadienne-française et catholique de Montréal, ne doit pas en compter beaucoup de plus réussies dans ses pourtant riches annales.

La présidence distinguée de Mgr Pascal, vicaire apostolique de la Saskatchewan, rehaussait déjà beaucoup l'éclat de cette solennité. S'ajoutait à cela le concours d'un très bel auditoire, que n'avaient pu détourner des irrésistibles attraits de ce cénacle littéraire, à la populaire renommée, les nombreuses convocations pour le même soir. La si intéressante et pratique conférence de Son Honneur M. le Recorder, de Montigny, président des Zouaves, qui traita en maître du sujet, *La question sociale* ; la bien jolie comédie, *Le Groudeur*, enlevée par les amateurs du Cercle avec un brio charmant ; la musique, le chant, choisis comme ils le sont toujours au Cercle, complètent le succès.

Compliments au Cercle et vœux de *revenez-y*.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Mme d'Alq*, aux *Causeries Familiales*, Paris.—Mille gratitudes de l'obligeance. Elle m'est d'autant plus appréciée qu'elle coûte davantage. Merci encore pour l'étude promise ; elle sera reçue avec bonheur.

Jn. R., Paris.—Pas encore venue, non, cher confrère, votre heureuse pupille. A ce titre, nous lui eussions fait, pourtant, le plus cordial accueil. Vos instructions seront suivies au mieux du possible. Rien à faire au MONDE ILLUSTRÉ, cependant ; pour le moment, du moins.

M. Paul Calmet, Armissan, France.—Vos récents envois d'outre-océan sont arrivés à bon port. Merci et à bientôt.

Fernand, E. R., Kingston, Ontario.—Certes, oui, toutes nos sympathies sont acquises aux jeunes débutants sérieusement disposés. Vos envois seront toujours bienvenus et traités selon l'attention qu'ils méritent. Vous pouvez compter, à cet effet, sur un loyal encouragement, quoique discret. Pour un coup d'essai, *Espoir* annonce bien. Les pensées en sont justes, nobles et belles. Malheureusement, la forme pêche. Si vous avez le cœur et l'esprit d'un poète-né, ainsi qu'il en paraît, je vous conseille aussi le recours à un traité de prosodie française.

JULES SAINT-E.

M. JULES FERRY

Cet astucieux politique français vient de mourir subitement. Dieu l'attendait, pour l'assigner à ses jugements inévitables, au beau moment où il réparait sur la scène avec un nouveau prestige. Il venait justement d'être élu à la présidence du Sénat de France.

Jules Ferry est l'auteur des mesures anti-religieuses dites de laïcisation ; ces funestes lois qui ont rendu odieux aux esprits bien pensants le gouvernement républicain, en France. Elles sont imputables pourtant à l'initiative individuelle de quelques constitutionnels persécuteurs de l'Eglise, Ferry et son école, plutôt qu'à la doctrine avouée d'un parti.

Jules Ferry était doué d'un grand talent. Il l'a dépensé à mal faire. Sa gloire est nulle ; sa mémoire sera de courte durée.

Un journaliste français traçait de Ferry, naguère, un portrait sur le vif. J'en tire quelques traits pour compléter la photographie que donne LE MONDE ILLUSTRÉ.



JULES FERRY, président du Sénat français, décédé

" M. Jules Ferry est un homme, un mâle. Droit, fort, haut, puissant, bien planté, on sent rien qu'à le voir qu'il a quelque chose des montagnes où il est né. Il est, si je puis dire, bâti en grès des Vosges. Son corps n'indique que la puissance de l'organisation physique. Mais la tête, étrange, mériterait une longue étude. La figure, avec les longues côtelettes de l'avocat, le nez proéminent et le front haut, est bien connu du public. Mais ce que peuvent seuls connaître ceux qui ont approché M. Ferry, c'est le vol rapide et prompt du regard, c'est le sourire souvent très doux, souvent très surpris de la bouche, c'est, en un mot, la mobilité expressive d'une physionomie qui laisserait une impression très mêlée si elle n'était dominée et couronnée par la carrure puissante et noble du front.

" L'aspect physique de la personne se complète par une marche courte et coupée, un dos rond, voûté sous le poids de tant de soucis et de tant de labeurs, un geste bref et ramassé, une voix bien timbrée et forte, une lenteur non excessive, non soulignée, mais naturelle et juste dans tous les actes, et par-dessus tout, un air de dignité, de gravité, d'autorité qui signale l'homme fait pour le commandement. Dans l'ordinaire de la vie, M. Jules Ferry est un silencieux. Certes, il parle bien ; mais il se tait encore mieux : et cet éloge n'est pas banal."

Ce qui a manqué à Ferry pour un être un véritable grand homme, c'est la propension au bien de son intelligence incontestablement remarquable.

JULES ST-E.

La vérité pure, c'est assez pour la Sarssepaille de Hood. Pas besoin de la farder ni de la masquer. Celle de Hood guérit.



BEAUX-ARTS — LE RÊVE DE SAINTE CECILE, TABLEAU DE M. AZAMBER



RESURREXIT... ALLELUIA



U moment où j'écris ces lignes la neige tombe. Comme j'aime à voir la neige tomber ! Comme j'aime à suivre dans l'air ces flocons légers qui tourbillonnent un instant dans l'atmosphère, pour se reposer ensuite sur la terre et recouvrir la campagne d'un manteau d'une blancheur immaculée ! Jetez les yeux au loin, vous n'apercevez qu'une plaine sans fin recouverte d'une immense

nappe blanche, vous ne vous laissez d'admirer cette montagne dont les flancs sont blancs comme la robe de la jeune mariée.

On dirait qu'une grande fête se prépare, que la terre entière va assister à un de ces heureux moments, où nos cœurs, s'élevant sur les ailes agiles de l'imagination, aperçoivent un pays inconnu, où tout n'est que charme, que félicité et que bonheur.

Assis dans un fauteuil, un bon feu pétillant dans l'âtre, de ma fenêtre, j'admire le beau spectacle que me présente la nature.

La neige cesse de tomber. Bientôt, le ciel gris de nuages prend une teinte plus agréable, son bleu azuré est visible en bien des points, et, en d'autres endroits, comme d'immenses taches, des nuages gris et noirs le cachent à mes yeux. Puis, par une éclaircie, apparaît l'astre du jour, ses rayons arrivent dans mon salon, d'autres frappent de leur lumière la neige de la montagne, je vois celle-ci s'illuminer de mille feux ; les couleurs de l'arc-en-ciel se reflètent sur ses flancs naguère arides et désolés. On dirait des diamants et des rubis qu'un fantôme invisible ferait jouer à la lumière sous mes regards éblouis.

Le soleil se cache derrière un nuage, tout disparaît, tout s'éteint, je n'aperçois plus que la campagne déserte et blanche. Alors un soupire de regret s'échappe de ma poitrine. Telle la vie du pauvre déshérité, me suis-je dit, est sujette aux changements de fortune et aux désillusions.

Un moineau, transi de froid, ayant faim sans doute, vient se poser sur le bord de ma fenêtre ; de son bec il frappe de petits coups contre le carreau, me demandant sa place auprès du foyer où il devine qu'il sera bien. J'ouvre ma fenêtre, le petit passereau entre. Près du foyer, il reprend la vie avec un peu de chaleur. Quelques miettes de pain que je place à côté de lui sont avalées glougloument ; de temps en temps, il relève la tête, fait entendre de petits cris, comme pour me remercier et me dire qu'il est heureux auprès de moi. Il ne tarde pas à devenir tout à fait familier, il se perche sur mon épaule, vient se poser sur mon bureau, sur mon cahier, va à la fenêtre et, lorsque je lui ouvre la croisée, il prend son élan, et, rapide comme la flèche lancée par une main habile, disparaît au loin.

Il va sans doute raconter son bonheur à ses semblables. Quant à moi, sa venue m'a fait prendre un autre cours d'idées. J'étais heureux, j'étais sous le charme et dans l'admiration de la nature ; voilà que la venue du petit oiseau me fait penser à ces malheureux qui, sans asile, sans pain, voient suspendre leurs travaux par la neige qui tombe.

Il est bon, me disais-je, de voir la neige tomber quand dans votre salon brille un bon feu pour réchauffer vos membres engourdis ; mais combien de malheureux ont froid et ne peuvent se réchauffer auprès de leur foyer éteint !

Il est beau de voir la neige tomber lorsqu'on sait que dans le garde-manger on trouvera des provisions qui flatteront votre goût et soutiendront votre courage et votre espoir, en attendant le retour du beau temps. Mais, combien d'infortunés qui n'auront pas le plus petit morceau de pain et qui, honteux de leur misère, n'oseront même pas faire connaître leur état précaire, et attendront la

mort. La mort lente et terrible occasionnée par la faim et le froid.

On aime à contempler la terre couverte de neige lorsque des habits fourrés, de bons lits et de moelleux édredons vous couvrent et vous garantissent ; mais, combien d'hommes ne jouissent pas de ces précieux avantages !

Riches, pensez à ceux qui souffrent ! Pensez à ceux qui, quoique étant vos frères, n'ont pas été favorisés par la fortune comme vous l'avez été. Que vos mains, largement ouvertes, répandent autour de vous de nombreuses et abondantes aumônes, en même temps que de bonnes paroles d'encouragement et de commisération. Donnez, donnez toujours, donnez beaucoup.

Songez que vous êtes les dépositaires de cette fortune que vous tenez entre vos mains, et que vous êtes tenus d'en faire profiter, dans la mesure du possible, tous vos frères indigents.

Tenez surtout à découvrir les misères inconnues. Les infortunés qui, n'osant tendre la main, souffrent cruelement dans leur triste taudis.

Dernièrement, les journaux de Paris citaient une famille de cinq personnes qui, n'ayant point de quoi résister au froid et à la faim, sont mortes de misère et d'inanition.

Un ménage de braves gens qui meurent ainsi, ignorés de leurs frères, cela est terrible à dire et à raconter. Pendant que les autres étaient dans la joie, les pauvres gens versaient, hélas ! des pleurs d'impuissance et des plaintes s'échappaient de leurs poitrines. Pendant que vous, chers lecteurs, vous étiez heureux de voir vos enfants jouer et rire, cette mère et ce père assistaient aux gémissements et à la mort de leurs bien aimés enfants.

Épargnons à tous ceux qui nous entourent de pareils chagrins. Épargnons, lorsque nous le pouvons, aux pères et aux mères le triste spectacle de la mort de leurs enfants. Notre devoir est là, notre conscience nous le dit bien ; au nom de la charité qui doit animer tout cœur humain, je vous implore pour les pauvres et je sais que ma prière sera entendue de vous tous.

Gaül Calmel

Armissan, France, février 1893.

UN PARI



N en était aux cigares, et tandis qu'à travers les tentures mélodiaient les clavecins de la marquise, bagatelles de musique échouées du passé dans ce blanc château de Gascogne, les invités, un peu las, s'allongeaient dans les vieilles causeuses, ou bien s'adosaient aux colonnes de la terrasse italienne, enchevêtrée de glycines, d'où le regard s'épandait charmé, à fond de vue, dans le clair abîme d'un horizon de septembre, lointain de dix lieues, et si paisible en sa douceur qu'on l'eût cru semé de violettes...

— Eh bien ! général, cria tout à coup quelqu'un, contez-nous donc une histoire.

Du creux d'un fauteuil, émergeant d'une espèce de houppelande, une vieille tête pâle se mit à rire.

Général de Bressols ; mesure de chair, lézardée, hachée, toute craintive au moindre souffle. La marquise lui présentait un chauffe-pieds et Mlle de Gréze, une jolie blonde aux yeux d'héliotrope, traînait ses doigts sur les havanes.

— En voulez-vous, voyons, en voulez-vous ? ...

L'homme qui parlait au général s'était campé devant la cheminée, la main gauche derrière le cou, les pieds en écart, l'autre main dressée, avec le cigare en l'air, une pose étourdie et grossière qui puait le baron gentilâtre et l'homme de campagne invité seulement pour son coup de feu. L'ironique sourire du général flotta un moment sur cet absurde personnage :

— Mes histoires ? alors, monsieur, lisez l'histoire.

— Je voudrais être à votre place ! continua le rustre qui, comme tous les sots, n'écoutait que sa

bêtise et ne répondait qu'à lui-même. Quelle existence royale que celle que vous menez dans la retraite ! Vous avez de magnifiques revenus, cueillis dans les villes de l'Europe que vous avez traversées ; on vous doit tous les honneurs ; vous faites ce que vous voulez des ministres ; les gouvernements, quels qu'ils soient, vous comblent. Lorsque vous mettez vos uniformes, un enfant pourrait à peine porter vos croix. Une belle destinée, je le répète, et je passerais volontiers le change...

Il se mit à rire lourdement.

— Votre situation pour la mienne, général !

Il se fit un petit choc parmi les invités. Tout le monde attendit un mot, un regard, une espèce de leçon cruelle et polie, où se révélait si souvent l'esprit mystificateur de M. de Bressols, un des plus fins diplomates de l'Empire ; mais le général leva les yeux, regarda une seconde fois celui qui parlait, et répondit d'une voix nette, glacée :

— Je prends, Monsieur, mais j'accompagne ma décision d'un pari.

— Lequel ? demanda le baron.

— Seulement celui-ci : Je vous cède mes quarante-vingt-dix mille livres de rente, mes trois hôtels du boulevard Pereire, mes deux châteaux de province, et toutes mes croix et brevets, si vous accomplissez sur l'heure, et sous nos yeux, la cent millième partie de ce que j'ai fait, moi, pour gagner tout cela... Est-ce tenu ?

— Vous plaisantez ?

— Je ne plaisante pas.

Le baron, d'un air indécis, tourna vers les invités ses gros yeux d'animal inquiet, mais il rencontra le regard de la marquise, légèrement moqueur. Comme il y avait beaucoup de femmes, il se mit à rire encore, et se secoua comme geai :

— Voilà qui est dit ? Que me faut-il faire ?

A ces mots, la ruine impériale frissonna :

— Qu'on me porte au jardin, que tous ces messieurs prennent leurs fusils et des balles.

Les domestiques placèrent le général dans une chaise roulante, et, lui en tête, les gens armés descendirent pleins de stupeur.

Le général se fit conduire au coin d'une avenue de tilleuls, très longue au bout de laquelle on voyait luire les lances de la porte d'entrée :

— Combien de mètres d'ici à la grille ?

— Pas tout à fait cent, dit quelqu'un.

Il faisait une belle journée, toute palpitante. Un coup de soleil éclairait la soie des femmes et dansait sur leurs ombrelles renversées. L'avenue filait à la grille, étroite comme un ruban, et, ça et là, d'un vol de caprice et de rêve, de larges papillons au vol mou planaient dans son silence.

— Combien de fusils ? demanda le général,

— Ils sont quinze, dit la marquise.

— Placez-vous sur deux rangs, face à la porte.

Et quant à vous, Monsieur, lorsque vous aurez fait cent pas, vous vous arrêterez.

Le baron essaya de rire :

— Général...

— Allons ! vous ne savez pas ce que nous allons faire. Marchez, Monsieur !

Pendant que le baron comptait ses pas, les quinze hommes se rangèrent sur deux rangs.

— Chargez vos fusils ! ordonna M. de Bressols.

Il y eut un crépitement de gâchettes et le silence retomba.

Au bout de l'avenue, le baron s'arrêtait.

— Bien, murmura le général. Maintenant, dit-il au domestique, conduis-moi derrière ces messieurs.

Et lorsqu'il y fut, sa voix s'éleva tout à coup menaçante, remplit le jardin de son éclat d'orage. Les femmes s'étaient reculées, prises de peur. Le corps du vieillard tremblait comme une baraque, et il sortait de là une voix de poudrière, cette belle voix de bataille qui narguait jadis les canons de Lutzel :

— Monsieur le baron, voici l'heure de tenir votre promesse. A mon commandement, ces quinze fusils feront feu sur vous, une seule fois. Les balles vous rateront, — et mes hôtels, mes châteaux et mes croix vous appartiennent. Réfléchissez ; vous avez trois secondes !

Les femmes se mirent à crier ! Le baron se glissa dans les arbres et disparut comme un lapereau, trouvant sans doute la plaisanterie lugubre. Et pendant que les chasseurs baissaient leurs fusils

les mains gênées, sans trop savoir si le général parlait sérieusement, les domestiques remontèrent chez lui cet homme de gloire à qui l'Empereur avait donné rentes, châteaux et croix, pour la raison bien simple que, durant trente années, trois millions d'ennemis l'avaient continuellement fusillé—et RATÉ.

GEORGE D'ESPARBÈS

CROQUIS D'UNIVERSITAIRES



Un beau jour, quelques étudiants s'avisèrent de fonder un cercle littéraire où, dans leurs moments de loisir, ils se réuniraient pour combattre le bon combat, et former une petite école politique. Les plus riches en furent les bailleurs de fonds, et parmi eux surtout, Henri, étudiant en droit, homme du monde, beau danseur, cavalier intrépide, musicien de salon, au résumé, d'intelligence médiocre, et aussi bon garçon que rentier économe. Chez lui se faisait la réunion tous les lundis : là se buvait force bière, nuagée de mousse écumeuse ; là se tiraient de fameuses touches ; là se rencontraient de bons amis.

Dans ma petite cage dorée, je les écoutais, je les épiais fort à mon gré. Celui qui me fut, dès l'abord, le plus sympathique, et qui est toujours mon bon ami, c'est Adélarde, avec sa verve intarissable, son fin sourire, sa modestie savante, ses élans spontanés, son enthousiasme juvénile, il n'oubliait jamais le petit oiseau solitaire et lui apportait chaque soir un gros morceau de sucre. Je le grignotais, je le becquetais à sa santé et me disais : Quel bon docteur il sera plus tard !

Le premier soir, je remarquai un jeune homme, petit, svelte, au visage imberbe, encadré des flots abondants d'une chevelure noire comme l'ébène. Jules est son nom, c'est un censeur délicieux, un contemplatif, il promet un littérateur exquis, si j'en juge par la page de son journal qu'il lut à plusieurs reprises. On ne se lassait pas de l'entendre. Quel style originale !

Camille représente là la pure philosophie. Il rompt des lances pour la vérité et c'est un rude joueur. C'est un noble jeune homme, un cœur d'élite. Il arrivera haut. Il achève son cours et plaide déjà, il se précipite dans les dossiers et fait des affaires d'or. On aime sa fougue, son langage pétillant, ses parti-pris et jusqu'à ses préjugés. C'est lui qui affirmait, un soir, que "le bœuf est un régal de sauvages, et que si les anges mangeaient, ils ne mangeraient que des mets apprêtés à l'huile ?"

Charles est jeune, ardent, plein de talent, pétri d'esprit ; un feu d'artifice perpétuel ; point bohème, railleur, vif, entraînant. Il est collaborateur de divers "Magazines" ainsi que Jean surnommé la sensitive : fluet, élégant, toujours vêtu à la mode de demain, gai, causeur, érudit, styliste raffiné. Il signe ses articles d'un pseudonyme poétique, deux "prénoms," qui probablement lui rappellent de chers souvenirs, de douces promesses et qui sont pour lui un double présage de bonheur. C'est une de ces âmes tendres, qui renferment des trésors d'affection et qui les laissent échapper par mille fissures. Il sait aimer, pleurer et prier. Artiste exquis, il donne à sa phrase la suavité d'une mélodie. Sa voix est une charmeresse.

Voilà les universitaires que je connais. J'en ai passé, et des meilleurs... Mais ce babil pourrait bien dévoiler mon incognito si je le prolongeais. Je me tais et m'enfuis à tire d'aile.

Fauville

Tous, surtout les étudiants, devraient posséder un exemplaire des *Lettres d'un étudiant* qui sont très intéressantes. Prix : 10c. Vendu par G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine, Montréal.

NOTES ET FAITS

Quel est l'âge le plus charmant de la femme

A MARIE SOUBERMONT

La chaste vision des lilials seize ans,
Bien loin, le long du dos, la natte brune ou blonde,
Les longs regards rêveurs, ignorants des brisants
De l'orageuse mer qu'on dénomme le monde.

ARMAND BOURGEOIS

* * * *

Pour les femmes qui savent se rendre vraiment dignes de ce nom, l'âge n'y fait rien. Pareils à certaines fleurs que la neige recouvre pendant l'hiver sans parvenir à les étouffer, les cheveux blancs ne peuvent-ils pas aussi recéler quelque poème ?—EDOUARD MICHEL.

* * * *

28 ans.—GYP.

* * * *

Votre question m'arrive le jour anniversaire de la naissance de ma femme.

Sans autre explication et sans hésiter je réponds :
24 ans.—ROBINET DE CLÉRY.

* * * *

Mars

Le mois de Mars, avant Numa, était le premier de l'année chez les Romains ; et ils lui avaient donné *Minerve* pour divinité tutélaire, quoique ce mois prit son nom du dieu Mars. Aux *Calendes de Mars*, on allumait du feu nouveau sur l'autel de *Vesta*, et l'on célébrait les *Matronales* et la fête des boucliers sacrés. Ce mois était symbolisé par un homme vêtu d'une peau de louve, allusion à la nourrice de *Rémus* et de *Romulus*.



MARS conduit par le Bélier

Ausone place auprès de lui un bouc pétulant, une hirondelle qui gazouille, un vase plein de lait, qui, avec l'herbe verdoyante, annoncent le retour du printemps. Les modernes l'ont représenté, comme dans notre gravure, avec une contenance fière, et coiffé d'un casque, vêtu d'un habit de couleur tannée, image de la terre encore privée de sa parure. Le *Bélier* lui a été donné pour signe, parce que, dit-on, cet animal est fort par devant, et faible par derrière ; symbole du soleil, dont la chaleur faible d'abord, s'accroît progressivement.

Le *Bélier*, qui sert ici de signe, est, disent des mythologues, le même à la toison d'or, qui fut immolé à Jupiter, et transporté parmi les astres ; d'autres prétendent que c'est le bélier qui montra une source à Bacchus, errant dans les sables de la Libye, et pressé par la soif. *Ovide* nous apprend dans ses *Tristes*, que sur le chemin de Mycènes à Argos, on voyait le tombeau de Thyeste, sur lequel était un bélier de marbre, pour signifier le mouton à la toison d'or, que Thyeste déroba à son frère par l'entremise de sa femme, qu'il avait gagnée. Les habitants de la Thèbes d'Égypte rendaient un culte au bélier, à cause de Jupiter-Ammon, qu'on représentait avec une tête de bélier.

Quand les Romains déclaraient la guerre à un peuple, le fécial chassait un bélier sur le territoire de l'ennemi, et la femme du flamine *Diale* immolait à Jupiter, conservateur des traités, un bélier à chaque marche.

Lorsque le soleil arrive sous le *Bélier*, le premier des signes du Zodiaque, tous les climats de la terre ont douze heures de lumière, et douze heures de nuit, ce qui s'appelle l'ÉQUINOXE. Les étoiles dont cette constellation est formée sont au nombre de treize. Les Grecs disaient que le bélier céleste était le même qui avait transporté Phryxus dans la Colchide, aujourd'hui la Mingrèlie, et que la toison d'or fut le motif et le prix de l'expédition des Argonautes. Suidas explique autrement la fable de la toison d'or. Selon lui, c'était un livre de chimie qui renfermait le secret de faire de l'or, et dont Jason se rendit possesseur par le secours de Médée. Strabon, d'un autre côté, nous assure que cette fable n'est qu'une allégorie de l'usage où étaient les peuples de la Colchide de ramasser les grains d'or que roulent les fleuves sortis du Caucase, et de les enfermer dans des sacs faits de peaux de mouton. Aujourd'hui même, les orpailleurs, c'est-à-dire, ceux qui tirent les paillettes d'or du sable des rivières, se servent de feutre ou de peaux de mouton pour leurs lavages, afin que les petites molécules de ce métal précieux s'accrochent aux poils de l'étoffe ou des peaux.

UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE A DE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres-poste oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hammonton, Nouveau-Jersey, Etats-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hammonton.

LES GUERISONS DE HOOD

Merveilleux, mais vrai

Surdité et Cécité causées par la Grippe et un Abscès



Mrs. M. E. Wilson
Syracuse, N. Y.

"Pendant trois ans j'eus le rhumatisme, et en décembre dernier je fus prise par la Grippe. Trois médecins s'accordaient à dire que mon retour à la santé était incertain. Un abcès se forma dans ma tête, coulant à travers mes oreilles. Après six semaines de forte maladie je devins AVEUGLE et SOURDE. Je perdais tout courage,

JE FIS MON TESTAMENT

Et me préparai à la mort. Mais je songeai à essayer de la Sarsepareille de Hood. Quand j'en eus pris deux bouteilles je commençai à recouvrer la vue et l'entendement. L'abcès, après avoir coulé six semaines, se guérit mon appétit revint et peu à peu je récupérai force et

LA SARSEPAREILLE DE HOOD GUERIT

santé. Maintenant JE VOIS ET J'ENTENDS BIEN, je fais mon ouvrage et suis mes affaires.—M^{me} M. E. WILSON, 10, Apple St., Syracuse, N. Y.

LES PILULES DE HOOD guérissent la constipation en retablisant l'action péristaltique du canal alimentaire

CHOSSES ET AUTRES

—Il a été fabriqué, en une année, à New-York 1,134,898,347 cigares et 1,533,520,470 cigarettes.

LOTÉRIE DU PEUPLE

Au tirage du 14 mars, James Wood, Avenue Bourbonnière, Maisonneuve, porteur du billet 97293 a gagné \$2,500.

—Un ingénieur autrichien vient de produire un fusil pouvant lancer 120 balles à la minutes.

LOTÉRIE DU PEUPLE

Au tirage du 14 mars, Joseph Drapeau, du journal l'Etendard, porteur du No 33151 a gagné \$50.00

—La commission forestière du Massachusetts exhibera à l'exposition de Chicago, quarante sept variétés d'arbres.

—Le roi Léopold a demandé aux trappiastes belges de fonder une maison au Congo, pour enseigner l'agriculture aux indigènes.

LOTÉRIE DU PEUPLE

Au tirage du 14 mars, Arthur Parent, fils de M. Barnabé Parent cultivateur et marchand de lard de Charlebourg de Québec, porteur du billet 52497, a gagné le prix capital de \$1000.

—Jay Gould a laissé cinq millions de piastres à son fils Georges, pour le récompenser d'avoir géré ses affaires depuis 12 ans. Cela fait un salaire de \$416,666 par année.

LOTÉRIE DU PEUPLE

Au tirage du 14 mars, M. A. Jackson, Côte St Paul, porteur du No 65,400, a gagné \$50.

—Il se construit actuellement un chemin de fer électrique entre Chicago et St-Louis, distance de 250 milles, que l'on espère inaugurer avant la fermeture de l'exposition. Les convois franchiront cent milles à l'heure.

LA LOTÉRIE MONT-ROYAL

Gros lot de \$3,750 00 gagné par mademoiselle Pamélie Rancourt, de Rat Portage, Ont.

Mademoiselle Rancourt a écrit la lettre suivante au gérant de la loterie :

Rat Portage, Ont., 20 mars 1893.

M. S. F. Lefebvre, Monsieur,

Je vous envoie mon billet. Je suis gagnante de \$3,750.00. J'ai reçu aujourd'hui la liste, et mon billet me donne droit au gros lot.

Je m'esime heureuse d'avoir eu une telle chance, car cela nous arrive à bon temps ; nous sommes pauvres, notre mère est veuve, et de plus très vieille.

Cela, c'est-à-dire cette bonne fortune, va nous faire grand bien. Veuillez, monsieur, m'envoyer ce gros lot le plus tôt possible car j'ai grande hâte de le recevoir. Dieu a digné nous venir en aide d'une manière spéciale. Je vous prie aussi de livrer au public et aux i dire mon adresse : Rat Portage Ontario.

Maintenant, voilà les personnes qui ont été témoins de mon billet et de ma liste :

Témoins : Joseph André Moore ;

Siméon Villeneuve ; Emile Hépelle ; Joseph Perron.

Vous adressez comme ceci :

Mlle PAMÉLIA RANCOURT, Rat Portage, Ontario.

Note—Rat Portage est situé à 133 milles à l'est de Winnipeg,

"REDRESSFZ VOUS"

Voilà le conseil pressant donné à ceux qui, en cette saison, se sentent fatigués, abattus, affaiblis, déroutés. Mais la façon dont la Sarspareille de Hood refait le système, redonne l'appétit est réellement merveilleuse. Aussi disons-nous : Prenez de la Sarspareille de Hood : elle vous redressera.

Pour un anti cathartique domestique, nous recommandons confidentiellement les Pilules de Hood.

UN BREUVAGE DELICIEUX ET FORTIFIANT

Le chocolat Menier.—Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE

LE GRAND TAKE THE BEST

SHILOH'S CURE.

Remède contre la toux, \$2c, 50c, \$1

Guérit la Consommation, la toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.

Vendu par B E McGALE

LOTÉRIE DU PEUPLE LA SEULE AUTORISÉE PAR LA LEGISLATURE DE QUEBEC

10 cents — BILLETS — 10 cents PROCHAIN TIRAGE Mardi le 11 Avril 1893

PRIX CAPITAL \$1,000.00

NOMENCLATURE DES LOTS

Table with 3 columns: Lot value, Price, Total value. Includes 1 Lot valant \$1,000.00, 1 do 500.00, etc.

LOTS APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Lot value, Price, Total value. Includes 100 Lots valant \$250.00, 100 do 100.00, etc.

2334 Lots valant \$5,298.00 Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal : 78, rue St-Laurent P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P. S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules éplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Saint-Nicolas, journal illustré pour enfants et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er de chaque mois et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris France

Scientific American Agency for PATENTS. CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 261 Broadway, New York City.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribués

L.S.L.

Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises d'opérations, de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire. Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu sem-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de musique, Nouvelle-Orléans, La.

Renommée depuis plus de 20 ans pour l'intégrité de ses tirages et le respect strictement de la loi, dont suit attestation

"Nous certifions par la présente que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bon espoir pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimiles de nos signatures attachés dans les annonces.

Handwritten signatures of J. A. Early, M. A. Labele, and C. J. Moore.

Commissaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. W. Simsley, Prés. Louisiana National Bk Jno. H. O'Connor, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu à l'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 11 AVRIL 1893

PRIX CAPITAL \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: Prize description, Price, Total value. Includes 1 PRIX DE \$75 00 est. \$75,000, 1 PRIX DE 20,000 est. 20,000, etc.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Prize description, Price, Total value. Includes 100 PRIX DE 100 cent. 10,000, 100 PRIX DE 5 cent. 5,000, etc.

PRIX TERMINAUX

Table with 3 columns: Prize description, Price, Total value. Includes 1,998 PRIX DE 20 cent. 39,960, 434 prix se montant à \$265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux centimes \$2; Un centime \$1; Un dixième \$0.10; Un vingtième \$0.05.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarif spécial pour agents reçus partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour l'envoi de pas moins de cinq piastres pour les quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à l'Est, les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en rapportant quelle quantité, par express, FRANCHISE DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance de gagner un prix.



En quelques mots, M. Laugier fut mis au courant par Pinson.— Page 105, col. 2

LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

—Qu'allons-nous faire ? interroge Glou-Glou.

—D'abord aller à Creil, voir M. Laugier, lui montrer notre homme et sa petite valise qu'il avait cachée dans la mare comme une grenouille.... envoyer une dépêche à Beauvais.... et prendre le chemin de la cour d'assises.... Nous avons une voiture.... celle de Daguerre.... Nous crèverons le cheval.... Je suis sûr que M. Beaufort ne nous le fera pas payer. En route....

Daguerre avait perdu tout son courage. Son énergie des jours précédents avait fait place à une sorte d'épouvante stupide. Comment nier ? Il était pris en flagrant délit....

Il ne se sentait même plus assez de forces pour résister. D'abord, essayer de lutter n'était pas possible, en l'état de faiblesse où il était, puis les cordes lui serraient solidement les mains.

Alors, il s'abandonnait à sa malchance.

Et il murmurait, de la haine dans les yeux :

— Cela vient de Gérard.... j'en suis sûr, c'est lui qui m'a perdu.

On fit monter dans sa propre voiture, Glou-Glou s'installa auprès de lui. Le joueur d'orgue souffrait, bien que sa blessure ne fût pas dangereuse. Mais il était courageux, dur à la douleur. Puis, la joie de ce triomphe était si grande qu'il s'oubliait lui-même pour ne plus penser qu'à Gérard et à Beaufort.

A Creil, ils se rendirent tout droit au télégraphe et Glou-Glou expédia le télégramme que Gérard avait reçu en cour d'assises.

Puis ils coururent chez le juge d'instruction.

En quelques mots, M. Laugier fut mis au courant par Pinson.

—Le docteur Gérard avait raison murmura le juge....

Et il ajouta, comme l'avait fait Pinson tout à l'heure :

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard.

Il se fit amener Daguerre. Celui-ci parut farouche, les yeux baissés.

— Vous êtes l'assassin de Valognes !

Daguerre essaya de rire et haussa les épaules. Il ne répondit pas. Les paroles étaient arrêtées dans sa gorge par une contraction de peur.

— Je vous engage à ne pas nier, si vous ne voulez pas attirer sur vous toute la sévérité de vos juges, si vous voulez mériter qu'ils aient pour vous quelque indulgence.

Je suis victime d'un attentat, d'une machination infâme. Je ne sais pas ce que vous me voulez. Je suis connu dans Creil, et il faut être fou pour m'accuser d'un meurtre... Personne ne vous croira.

Le juge écrivit quelques mots, sonna et remit la lettre au garçon.

— Ceci tout de suite à la gendarmerie.

Puis, se retournant vers Glou Glou et l'agent Pinson :

— Je vous adjoints deux gendarmes, dit-il. Ils vous accompagneront jusqu'à Beauvais. Dans une demi heure, il y a un train. Dans deux heures vous serez devant la cour. Voici un rapport supplémentaire que vous remettrez au président. Mais avant de le clore, j'ai un dernier détail à y insérer... Déliez Daguerre.

L'agent obéit, mais se tint à la portée du misérable.

— Daguerre, continuez vous de prétendre que vous n'êtes pas l'assassin de Valognes ?

— Oui. J'avais caché ce sac dans la mare. Il m'appartient...

— Chose curieuse, il est marqué aux initiales de Valognes... et, quoi que vous appartenant, il contient, en outre des quatre cent cinquante mille francs que vous convoitiez, un portefeuille avec des cartes au nom de Valognes, des lettres adressées à Valognes... entre autres une lettre que voici et que Me Parlanget a signée... Vous niez toujours ?

— Oui, dit-il d'une voix sourde.

— Vous interroger plus longtemps serait perdre un temps précieux... Daguerre, vous avez été blessé d'un coup de revolver tiré sur vous par la victime...

— C'est faux !!

— Déshabillez-vous.

— Jamais. Je ne veux pas. Vous n'avez pas le droit de me soupçonner.

— Je suis si convaincu de votre culpabilité que je n'insiste pas. Ce que vous refusez de faire ici, vous le ferez à la cour d'assises tout à l'heure.

Il ajouta quelques mots à son rapport, le signa, le mit sous enveloppe et le tendit à Pinson qui s'était remis tranquillement à ligotter Daguerre.

— Voici. Maintenant, partez, ne perdez pas une minute.

Les deux gendarmes étaient arrivés. La gare n'était pas loin, Glou-Glou confia le cheval et la voiture à un cafetier voisin. Le train sifflait. Ils monterent tous les cinq dans un compartiment de première classe qui se trouvait vide.

Au Palais de Justice, les heures étaient des siècles pour Gérard et Beaufort.

Glou Glou ne s'était-il pas trop hâté de chanter victoire ?

N'était-il pas survenu quelque incident, entravant sa mission ?

Et de quelle nature était la preuve qu'il annonçait de l'innocence de Beaufort ?

Déjà ils désespèrent, quand tout à coup un huissier entre dans la salle et dit à haute voix :

— La Cour !

L'audience est reprise. Les jurés se sont-ils lassés d'attendre ? Est-ce que l'on va condamner Beaufort, alors que la conviction morale de tous ceux qui sont là est qu'il est innocent ?

Gérard regagne le banc des témoins.

Beaufort est introduit de nouveau.

Les deux amis cherchent partout la bonne et gaie figure du brave joueur d'orgue. Elle leur apparaîtrait à tous les deux comme l'espérance suprême, comme le soulagement, comme le signal de la délivrance.

Le joueur d'orgue n'est pas là.

Le président a regagné son siège... Il fait signe à l'huissier.

— Faites entrer l'agent Pinson.

Gérard devient pâle d'émotion. Il sait que Pinson et Jan-Jot veillaient ensemble. Ils n'ont pas dû se quitter. Tous les deux sont là !...

— Courage ! Confiance ! dit-il encore au mari de Marceline.

Le président a, entre les mains, le rapport de M. Laugier. Il semble très ému, et malgré leur apparente gravité, on devine la même émotion chez les juges, chez les jurés, chez le procureur de la République.

— Qui êtes-vous ? dit le président.

— J'ai été envoyé par le chef de la Sûreté auprès de M. Laugier, à Creil, pour l'aider dans l'affaire Valognes. Voici ma carte.

— Qu'avez-vous à nous dire ?

— Des choses extrêmement intéressantes, monsieur le président ; mais comme l'honneur ne m'en revient pas à moi seul, mais aussi à un autre, je prie monsieur le président de vouloir bien l'entendre en même temps que moi.

— Que l'on amène Jan-Jot.

Le joueur d'orgue entre, un peu déconcerté par tous ces regards qui convergent sur sa personne. Il était pâle. Sa blessure commençait à lui faire endurer des douleurs cuisantes. Ils étaient nu-tête, il salua, machinalement, le tribunal en militaire, ce qui fit rire et le troubla davantage.

— Maintenant, nous vous écoutons... dit le président.

Le récit que fit Pinson, en alternant avec Jan-Jot, était profondément émouvant. Il fut long et pas une seule fois interrompu.

Pinson et le joueur d'orgue racontèrent comment ils avaient été amenés à surveiller Daguerre. Jan-Jot ne pouvait cacher la mission dont l'avait chargé le docteur, et comme on savait que le docteur était en proie, alors,

aux plus cruelles incertitudes qui puissent meurtrir le cœur d'un homme, ce détail ne fut pas la partie la moins émouvante de la déposition.

Ils n'oublièrent pas leurs amusantes querelles lorsqu'ils cherchaient à se dépister mutuellement ; enfin, leur amitié née d'un intérêt commun, entretenue par la loyauté de leur nature et rendue plus profonde encore et inaltérable désormais par les dangers courus ensemble.

A ce moment Jan-Jot, très fatigué, demanda au président la permission de s'asseoir.

Et Pinson dit avec simplicité :

— Excusez mon ami, monsieur le président ; il a reçu ce matin un coup de revolver dans l'épaule... Il n'est pas tout à fait à son affaire.

— C'est égal, c'est égal, dit le brave garçon en serrant les dents entre les mots, tant il souffrait, je veux rester jusqu'à la fin... on peut avoir besoin de moi...

Mais il était très faible. Gérard écrivit en toute hâte une ordonnance et envoya chercher une potion ; un quart d'heure après il la faisait boire à Glou-Glou. Celui-ci l'avait d'un trait, mais faisait la grimace.

Et avec un regard de reproche au médecin :

— Oh ! M. Gérard, qu'est-ce que je vous ai fait pour que vous me donniez à boire d'aussi mauvaises choses ?

Pendant il était réconforté. Il pouvait attendre.

Pinson continua sa déposition. Il racontait leur fatigante surveillance dans la forêt d'Halatte ; la première tentative du misérable et son arrestation, alors qu'il tenait à la main le sac en cuir de Valognes...

— Daguerre ! murmura Beaufort... Ah ! j'aurais dû le penser... Ce ne pouvait être que lui !... trompeur de vierge... assassin de vieillard !... Cela se vaut !... Il échappe à ma vengeance, mais la justice l'attend.

Quand l'émotion produite par la double déposition de Glou-Glou et de Pinson fut calmée, le président dit :

— Introduisez Daguerre !

Une porte s'ouvrit. Un profond, solennel, religieux silence régnait.

Daguerre, parut les mains libres, mais entre deux gendarmes. L'un de ceux-ci déposa sur la table des pièces à conviction, le sac de cuir encore sali de la boue de la Mare aux Biches.

— Comment vous appelez-vous ?

— Jean Daguerre de Morierval...

— Vous êtes accusé d'avoir assassiné M. Valognes ; assassinat avec guet-apens, et ayant le vol pour mobile...

— Cela est faux. Je vous défie de relever des preuves contre moi...

Un murmure de colère et d'indignation gronde dans la salle.

Le président élève la voix :

— Je rappelle qu'il ne doit être donné ici aucune marque d'approbation ou de désapprobation... J'ordonne le silence... Autrement je ferai évacuer la salle...

Et s'adressant à Daguerre :

— Vous niez... c'est nier flagrant délit... Comment expliquerez-vous votre présence à la Mare aux Biches ? La recherche de ce sac qui contenait une fortune ?... Votre épouvante la première fois, lorsque vous avez été surpris par le joueur d'orgue ?... Votre nouvelle apparition, ce matin, alors vous étiez sans doute convaincu que tous ceux qui avaient intérêt à surveiller seraient loin de Creil ?...

— Je n'explique rien... je dis que je suis innocent, voilà tout ! Ce n'est pas moi qui ai tué Valognes... On ne m'a pas vu... Toutes vos preuves sont insuffisantes...

— Dans votre intérêt, Daguerre, je vous adjure de vous avouer coupable.

— Non... non...

— Une des preuves relevées contre M. Beaufort a été la blessure qu'il a reçue, — car il est certain que le meurtrier a été atteint par la balle de Valognes. Cette preuve se retourne contre vous... Vous devez porter la trace d'une blessure produite par une arme à feu.

— C'est un mensonge.

— Nous allons nous en assurer... Gendarmes emmenez Daguerre et déshabillez-le... Monsieur le docteur Gérard, nous vous ordonnons de faire séance tenante un rapport sur ce que vous aurez observé...

Déjà un gendarme avait pris Daguerre par le bras.

Gérard se leva. Et d'une voix grave :

— Monsieur le président, l'ordre que vous me donnez me délie de mon secret professionnel... Ce secret ne peut tenir devant l'observation que je vais faire. Les constatations que relaterait mon rapport seraient les mêmes que celles que j'ai déjà faites. M. Daguerre a été blessé à l'épaule d'un coup de feu. La blessure remonte à cinq semaines...

JULES MARY

La fin au prochain numéro

NOUVEAU FEUILLETON

Notre feuilleton "La Belle Ténébreuse" touchant à sa fin, nous en commencerons bientôt un autre dont le récit charmeur et la brillante intrigue ne manqueront pas de fasciner les lecteurs.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Troisième Partie

LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

— Votre exclamation ne m'a pas blessé, monsieur le comte ; elle était toute naturelle ; mais laissez-moi vous dire pourquoi j'ai adopté ce plan : c'est d'abord parce que, si nous ne le suivons pas, nous sommes perdus ; puis ensuite parce que j'ai entendu M. Gilping exprimer sa pensée de rester seul ici, quand, par générosité, il nous a proposé de partir devant lui, quitte à revenir le délivrer avec les Nagarnooks. J'en ai donc conclu que l'obligation de rester quelques heures seul ici ne saurait l'effrayer, d'autant plus qu'à peine libres, ou nous rencontrerons Willigo, qui nous guidera par les chemins qu'il connaît pour revenir le délivrer, ou, si le chef nagarnook ne se trouve pas avec les siens dans le souterrain, nous nous emploierons à élargir la dernière partie du petit tunnel, qui est seulement sur une longueur de quelques mètres à peine trop étroite pour lui donner passage.

— Voilà, mes chers compagnons, et vous, monsieur le comte, le résultat des réflexions auxquels je me suis livré depuis plusieurs heures, et le seul et unique plan qui, à mon sens, puisse nous sauver tous.

— Adopté sans la moindre objection, fit immédiatement Gilping ; et je vous assure que l'idée de rester seul ici, même pendant deux ou trois jours, ne saurait m'effrayer ; je puis même ajouter que cela ne me sera pas désagréable.

— Accepté ! accepté ! s'empressa de dire Laurent.

— Vous n'avez plus qu'à vous soumettre, monsieur le comte, fit le Canadien, nous sommes trois contre vous.

— Ah ! Dick ! Dick ! fit dououreusement Olivier, ce n'est pas bien, vous m'avez pris dans un piège. Vous n'avez eu qu'un but... me sauver à tout prix.

— Et nous sauver en même temps, monsieur le comte. N'avez-vous pas entendu M. Gilping nous dire que ces sortes d'excavations, pourvues de ramifications sans nombre, pouvaient s'étendre à des distances considérables ? Qui nous répond que nous ne finirions pas par nous égarer au point de ne plus retrouver le conduit dont nos ennemis ont, par deux fois, fait sauter la voûte ? Or, c'est là seulement, en admettant que nous nous trompions sur la direction du petit tunnel, que nous pouvons espérer d'être sauvés par les Nagarnooks ; car, avertis par les décombres de l'explosion, ils comprendront immédiatement que c'est dans cette partie des excavations qu'ils doivent venir nous chercher.

Le brave Dick avait vaincu toutes les objections, car Olivier lui-même fut obligé de se rendre à la sagesse et à la logique de son raisonnement. Il fut donc décidé à l'unanimité que ce plan serait exécuté dans toutes ses parties.

Certes, aucun des fuyitifs ne se doutait en ce moment que toutes leurs démarches étaient épiées avec soin, et qu'ils allaient avoir désormais à compter avec un ennemi d'autant plus dangereux qu'il était invisible.

Ainsi que le lecteur a dû le penser, un émissaire des Invisibles avait suivi Olivier de Lauraguais d'Entraygues en Australie avec mission de se débarrasser de lui coûte que coûte ; il ne devait quitter Melbourne pour rentrer en Europe que quand il pourrait rapporter une preuve irréfragable de sa mort.

C'était donc cet émissaire secret qui avait organisé l'expédition de bush-rangers qui, sous son commandement, suivait Olivier et ses compagnons depuis leur départ de la grande cité australienne ; et, d'un mot, le lecteur va comprendre l'intérêt que cet envoyé avait de rester inconnu d'Olivier, car il n'était autre que le colonel Ivanowitch, le même qui, dans le petit hôtel de la rue Perowskaïa, la veille du mariage d'Olivier, avait porté à son hôte le toast singulier dont on se souvient.

Une fois dans le Buisson, ils avaient rencortré un parti de Dunderups marchant sur le sentier de la guerre à la rencontre des Nagarnooks, et Ivanowitch avait obtenu leur coopération, en leur promettant de les aider à son tour avec sa troupe dans leur guerre contre la tribu ennemie. Il avait réussi d'autant plus facilement dans ses négociations que les indigènes n'ignoraient pas la présence du Canadien au milieu des Européens qu'il s'agissait de poursuivre, et que, connaissant les liens de parenté adoptive qui unissaient ce dernier à leurs adversaires, ils durent croire qu'il accourait à leurs secours.

Contrairement à ce que croyait Willigo, parmi les Dunderups il se trouvait un guerrier qui, à la suite d'une aventure singulière, avait été obligé de se réfugier dans le kra-fenoua, où il s'était caché pendant plusieurs mois pour éviter de tomber sous les coups d'une vendetta acharnée, et là il avait eu le loisir de parcourir tout le réseau d'excavations souterraines et d'en bien connaître toutes les issues. Aussi, les prévisions du Canadien s'étaient-elles réalisées de tout point. A peine la petite troupe sous sa direction avait-elle pénétré dans le kra-fenoua que Willigo, croyant ses amis en sûreté, n'avait pu résister au désir de rendre aux Dunderups insulte pour insulte, bravade pour bravade. Accompagné de Koanook et de Nirrooba, il s'était mis à danser son pas de guerre, et, dans l'empressement de cet exercice chorégraphique, il n'avait pas aperçu une troupe de Dunderups qui, en

se glissant dans les broussailles, était venue lui couper la retraite vers le kra-fenoua.

Au moment où Koanook avait débouché du kra-fenoua, revenant d'accomplir auprès de Dick la mission dont Willigo l'avait chargé, il avait failli être massacré par les guerriers Dunderups, cachés dans le bosquet même où se trouvait l'ouverture de la Terre-Fendue, et n'avait pu échapper à leurs coups que par un prodige d'habileté.

Ainsi cerné, Willigo s'était jeté dans les broussailles avec ses deux guerriers, et, après s'être donné rendez-vous aux grands villages de leur tribu, les trois hommes s'étaient séparés pour diviser l'attaque des Dunderups et rompre ainsi le cercle d'investissement.

Dans la guerre du Buisson, ces trois hommes n'avaient pas leurs pareils ; aussi, les Dunderups ne furent-ils pas peu étonnés, après avoir battu en tous sens les broussailles et les hautes herbes de la Prairie, de n'avoir pu trouver trace de Willigo et de ses compagnons.

C'est alors que l'envoyé des Invisibles était descendu dans le kra-fenoua avec une partie de ses bush-rangers et une douzaine d'indigènes sous la conduite de celui des Dunderups à qui ces lieux étaient familiers. Ce guerrier était connu dans sa tribu sous le nom de Will-Mennah "le vieux Kangourou." Le restant de la troupe des Dunderups avait été se poster à la sortie du kra-fenoua avec cinq bush-rangers, afin de prendre les fuyitifs entre deux feux.

L'erreur commise par ces derniers dans le choix de l'excavation avait inspiré à Ivanowitch l'idée de faire sauter le tunnel en deux sections pour les enterrer vivants dans les entrailles de la terre. Tout avait été préparé pour faire sauter également la seconde excavation, qui communiquait aussi avec la crypte ; mais, averti par le Vieux-Kangourou de la presque impossibilité où Olivier et ses compagnons seraient de retrouver le véritable chemin au milieu de cent autres se croisant en tous sens, l'émissaire des Invisibles, comme s'il eût eu à satisfaire une haine secrète, avait voulu se procurer le cruel plaisir d'assister à leurs recherches infructueuses, aux alternatives d'espoir et de déception par lesquelles ils allaient nécessairement passer, à leur lente agonie, en un mot, avant de faire sauter le second passage.

C'était, du reste, le moyen le plus simple pour se procurer ce signe certain de la mort du comte d'Entraygues qu'il devait rapporter au conseil secret des Sept, siégeant à Saint-Petersbourg. Les armes à son chiffre et les papiers que le jeune homme devait porter sur lui suffiraient largement à instituer cette preuve.

Les Dunderups et les bush-rangers avaient donc été installés dans la crypte pour en surveiller les issues, et Ivanowitch était descendu, sous la conduite de Will-Mennah, au milieu des excavations. Un plus grand nombre de compagnons eût été difficile à cacher et, à aucun prix, il ne voulait ni être reconnu ni engager un combat corps à corps avec la petite troupe, car il n'était sûr ni des Dunderups ni des bush-rangers, tellement la réputation du géant canadien influençait les uns et les autres. Il n'était pas en d'entre eux, en effet, qui ne songeât avec un frisson de terreur à la seule possibilité de se trouver face à face avec lui.

Lorsque les fuyitifs s'étaient reposés quelques instants après l'infructueuse tentative de Dick et de Laurent, les Dunderups et Ivanowitch venaient seulement de retrouver leur piste, et lorsque, sur l'ordre de ce dernier, l'indigène avait rampé dans l'ombre jusqu'auprès des dormeurs, c'était bien dans l'intention d'enlever à ces derniers tout moyen d'éclairer leur marche ; mais, ainsi que nous l'avons vu, l'indigène s'étant aperçu que chacun d'eux possédait un fanal, il avait immédiatement rebroussé chemin, car il n'eût pu les enlever tous sans éveiller les fuyitifs, et n'en prendre qu'un seul sans faire naître immédiatement des soupçons.

Telle était la situation respective des adversaires au moment où le Canadien avait, pour ainsi dire, imposé à ses compagnons le plan qu'il avait longuement élaboré ; quant à Willigo et à ses deux guerriers, nous verrons bientôt comment les braves Nagarnooks avaient employé leur temps.

CHAPITRE VIII

Exploration de Dick.—La veillée du Canadien.—Les bush-rangers en conseil.—Retour de l'Aigle noir.—La sortie du kra-fenoua.—Sauvés.

A la suite de la décision prise ou, pour mieux dire, acceptée en commun, Dick prit un fanal, jeta sur son dos sa carabine et partit courageusement pour commencer son inspection dans trois excavations qui avaient subitement arrêté la petite troupe dans sa marche, mais cette excursion ne dura pas le temps qu'il présumait devoir lui accorder ; c'étaient de simples cre-

vasses, n'ayant pas plus de quatre à cinq cents mètres de développement, qu'il ne mit pas plus d'une demi-heure à parcourir ; mais il revint vers ses compagnons sans aucune espèce de découragement, il s'y attendait. Comme tous ceux dont l'instruction est restée des plus rudimentaires, il avait d'abord, plein d'admiration pour la science, écouté avec un profond respect la déduction de John Gilping. Le géologue lui eût affirmé en ce moment qu'il pouvait, comme Annibal traversant les Alpes, faire fondre les rochers à l'aide d'une préparation spéciale, qu'il l'eût cru aveuglément ; mais au premier insuccès, adieu la foi ; la science qui n'est pas infaillible, pour les simples intelligences n'est plus la science, et quand Dick avait vu que l'Anglais ne pouvait trouver du premier coup le chemin de la délivrance, non seulement il n'avait plus ajouté foi à ses paroles, mais peu s'en était fallu qu'il ne le prit pour un espion.

Il n'y avait plus qu'à revenir sur ses pas, exécuter la dernière partie du programme. Mais le Canadien, qui avait repris peu à peu le commandement de la caravane, exigea qu'on remit le départ au lendemain matin ; la décision était sage, car le comte d'Entraygues n'eût pu accomplir ce trajet sans d'intolérables souffrances ; mais, d'un autre côté, elle allait livrer les fugitifs pour ainsi dire à la merci de leurs ennemis.

Si Dick eût pu soupçonner la présence de ces derniers dans les excavations souterraines, il est hors de doute, qu'au lieu de conseiller le repos, il eût au contraire donné le signal du départ, quitte à ne s'avancer que lentement et selon les forces du jeune comte ; car, debout et la carabine en main, la lutte était à peu près égale, en présence surtout de l'invincible répugnance des indigènes et des bush-rangers à se mesurer avec lui. Mais, précisément parce qu'il connaissait la terreur qu'il inspirait, il était à cent lieues de croire que l'émissaire des Invisibles aurait osé se hasarder dans les souterrains.

Et puis, qui donc l'aurait guidé ? Willigo ne lui avait-il pas dit que les excavations étaient inconnues des Dundarups. Si donc on avait pu s'introduire à la suite de la petite troupe dans le kra-fenoua, les explosions même prouvaient qu'on n'avait pas osé les poursuivre plus loin. Tout contribuait donc à donner au Canadien une trompeuse quiétude.

Il était environ dix heures du soir ; c'était le troisième jour de l'entrée des fugitifs dans les méandres volcaniques ; les chronomètres, remontés avec soin, leur permettaient au moins de connaître la marche du temps, satisfaction qui pourrait paraître minime, mais que savent apprécier ceux qu'une circonstance quelconque a contraints de passer un temps plus ou moins long dans les entrailles de la terre.

Les trois compagnons de Dick dormaient profondément de ce sommeil de plomb des gens que la fatigue a vaincus.

Le Canadien seul veillait !

L'heure était solennelle, car Ivanowitch, qui avait regagné la crypte, tenait en ce moment conseil avec les bush-rangers. On agitait la question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux faire sauter la seconde excavation et se retirer, que de stationner plus longtemps dans ces lieux, où un séjour trop prolongé pouvait devenir dangereux pour la sûreté de tous.

— Nous avons déjà perdu trop de temps par là, fit un des plus sérieux batteurs du Buisson. Willigo et ses deux guerriers se sont échappés, et vous pouvez être assurés qu'ils vont revenir en force et nous prendre tous ici comme dans une souricière. Je suis même étonné que cela ne soit pas déjà fait, car il faut ne pas connaître les mœurs des Australiens pour croire qu'ils vont abandonner, sans chercher à le sauver, le Troueur-de-Têtes, qui fait partie de leur tribu.

— Qui appelez-vous le Troueur-de-Têtes ? fit Ivanowitch.

— C'est le nom que les indigènes donnent au Canadien de malheur, qui s'est fait le guide de notre ennemi.

— Qu'ils viennent, répondit Ivanowitch ; nous avons de quoi les recevoir ; ne vous ai-je pas tous pourvus d'armes perfectionnées, que les indigènes n'oseront jamais affronter ?

— Dans la plaine, c'est possible ; mais ici, au milieu de ces excavations où il n'est pas toujours facile de marcher, nous serons écrasés par le nombre, et puis, ils ne faut pas oublier qu'ils peuvent rejoindre ceux que nous poursuivons, et alors, en dehors de ces derniers, nous nous trouverons en face de quatre hommes courageux, dont nous ne viendrons pas facilement à bout.

— Ne sommes-nous pas onze, c'est-à-dire presque trois contre deux ?

— On voit bien que vous ne connaissez pas Dick le Canadien. Eh bien ! demandez à ces hommes s'ils consentiraient à lutter à quatre contre lui.

Le silence qui accueillit ces paroles montra à Ivanowitch que le vieux convict connaissait bien ses compagnons.

— Cependant, poursuivit le chef de cette singulière troupe, il me faut les dépouilles du comte d'Entraygues ; à ce prix seul je vous payerai ce qui est convenu.

— Soit, fit le bandit qui avait pris la parole au nom de ses camarades ; mais alors qu'est-ce qui peut nous empêcher, puisque vous nous avez dit qu'ils allaient prendre quelques heures de repos, de nous approcher d'eux le plus doucement possible sous la conduite du Dundarup, qui connaît la disposition des lieux, et de les fusiller à bout portant pendant leur sommeil ?

— Voilà une idée pratique, et je l'adopte volontiers. Tenez-vous prêts ; je vais appeler Will-Mennah, et nous arrêterons ensemble la marche à suivre.

— Agissez vite ; car, voyez-vous, je ne donnerais pas un double penny de notre peau si nous sommes encore ici dans deux heures. Soyez sûr que les Nagarnooks accourent à marche forcée au secours de leur foti (parent d'adoption).

— Le temps de prendre quelques dispositions indispensables.

C'est pendant la tenue de ce conciliabule que nos fugitifs, ignorant le terrible complot qui se tramait contre eux, avaient fini par céder aux conseils de Dick et s'étaient décidés à prendre un peu de repos.

Ce dernier avait voulu d'abord donner l'exemple ; il s'était, en effet, couché sur un quartier de roche, son rifle entre les mains ; mais il lui avait été impossible de fermer l'œil. L'âme assaillie de tristes pressentiments, en face de difficultés toujours renaissantes, il commençait, lui aussi, à douter qu'il revît jamais la lumière du jour... Il s'était relevé, et assis sur un banc de granit, l'œil perdu dans le noir de l'excavation qui s'ouvrait béante devant lui, il réfléchissait, et, comme il arrive chaque fois qu'on se trouve en présence d'un grand événement qui met notre vie en danger, il repassait dans son esprit les différentes phases de son existence, et prenait plaisir à se revoir enfant, près des grands lacs du Canada, où son père avait coutume d'aller chasser le castor et le bison.

Tout à coup, Dick ne put s'empêcher de tressaillir ; il lui sembla qu'il venait d'entendre un faible cri s'élever dans les profondeurs de ces souterraines solitudes. On entendit celui du hocko, ce hibou des nuits australiennes qui salue de son chant monotone le lever de la lune. Il n'y avait rien d'étonnant sans doute à ce que ce triste oiseau eût pu pénétrer dans ces excavations, et en tout autre moment il n'eût pas accordé grande attention à ce fait ; mais il savait que son ami Willigo se servait souvent de ce cri pour annoncer sa présence, et il se demanda avec anxiété si ce ne serait pas par hasard le guerrier nagarnook qui, pour éviter toute surprise, lui faisait connaître ainsi son arrivée.



Dick tressailit.—Page 40, col. 2

Cette pensée s'était à peine présentée à son esprit qu'il aperçut comme une ombre qui, glissant rapidement le long de la paroi de gauche de l'excavation, se rapprochait de lui.

Avec la vitesse de l'éclair, Dick épaula son rifle, et il allait presser la détente lorsque, au même instant, le mot Wagh ! quoique à peine articulé arriva distinctement à son oreille.

C'était le cri de guerre et de ralliement des Nagarnooks.

Le Canadien abaissa son arme.

Willigo était près de lui.

— C'est toi ! fit Dick, avec une joie fébrile ; je ne t'attendais plus.

— Mon frère blanc vieillit, répondit le chef, d'un ton sentencieux ; est-ce qu'un Nagarnook abandonna jamais les siens ?

— Tu pouvais avoir été tué par les Dundarups.

— Depuis quand ces vils opossums peuvent-ils arrêter le vol du cygne noir ?

— Depuis plus de trois jours, nous sommes....

— Chut ! interrompit le chef.

— Pourquoi mon frère impose-t-il le silence au vieux trappeur ?

— Nous n'avons pas de temps à perdre en paroles ; réveille tes hommes et partons.

— Que se passe-t-il donc ?

LOUIS JACOLLIOT

(A suivre)

Le Fait

Que la Salsepareille d'AYER a GUÉRI D'AUTRES PERSONNES de Maladies Scrofuleuses, d'Éruptions, de Furoncles, d'Eczéma, des Maladies de Foie et des Reins, de la Dyspepsie, du Rhumatisme, et du Catarrhe devrait être une preuve convaincante que le même cours de traitement VOUS GUÉRIRA. Tout ce qui a été dit des merveilleuses guérisons effectuées par l'usage de la

Salsepareille d'AYER

pendant les 50 dernières années, véritablement peut s'appliquer de nos jours. Elle est, sous tous les rapports, La Médecine Supérieure. Les propriétés curatives, la force, le goût en sont toujours les mêmes; et pour n'importe quelles maladies du sang que la Salsepareille d'AYER soit prise, les susdites maladies cèdent à ce traitement. Quand vous demandez pour de la

Salsepareille d'AYER

ne vous laissez point persuader d'en acheter n'importe quelles autres sans valeur. Lesquelles sont, pour la plupart, des mélanges d'ingrédients bon marché, ne contenant point de salsepareille, n'ont aucun type uniforme d'apparence, de goût ou d'effet, ne sont dépuratifs du sang que de nom seulement, et vous sont offertes parce qu'il y a plus de profit en les vendant. Prenez.

La Salsepareille d'AYER.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix \$1; six flacons, \$5.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira

PACIFIQUE CANADIEN

TRAINS SPECIAUX

POUR

COLONS ET LEURS MENAGES

QUITTERONT

Carleton Junction à 9.00 p.m. mardi, les 4, 11, 18 et 25 avril 1893

Pourvu que le nombre des colons et des effets soient suffisants.

Cette disposition de trains rapides est prise dans le but de donner aux nouveaux colons l'avantage d'accompagner et de voyager en même temps que leur bagages et approvisionnement.

Pour les colons qui désirent voyager sans bagages, des trains partent de Montréal à 9.40 p. m., chaque jour de la semaine avec des chars colons attachés.

Pour autres informations, lisez le pamphlet FREE FACTS, FARMS & SETTLERS, qui sont donnés gratis sur application à l'agent de billets le plus proche, ou s'adresse aux

BUREAU des BILLETS à Montréal
406 RUE SAINT-JACQUES

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

ENIGME

Lorsque croyant à la victoire,
Tambours, clairons soudainement
Me font entendre au régiment
Le soldat rugit, c'est notoire.

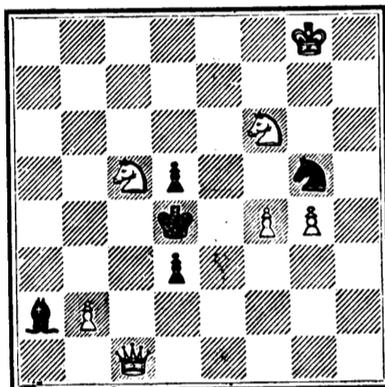
En temps de paix, fâcheuse histoire,
Près de sa belle tendrement
Dès qu'il m'entend, cruel moment,
La quitter est obligatoire.

Quand on m'escorte de drapeaux
Torches, lanternes, de flambeaux
Avec ivresse, je suis faite.

Enfin, je suis dévotions
A la veille de quelque fête
Lecteur, voilà mes fonctions.

No. 91.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Emile Bertrand
Noirs.—5 pièces

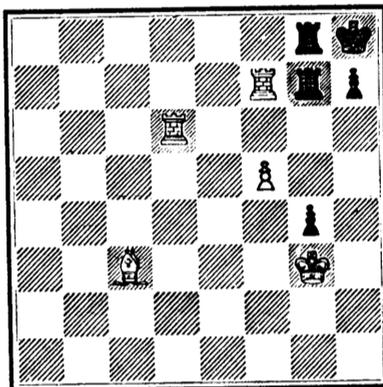


Blancs—7 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

No. 92.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. S. Schuster
Noirs.—5 pièces

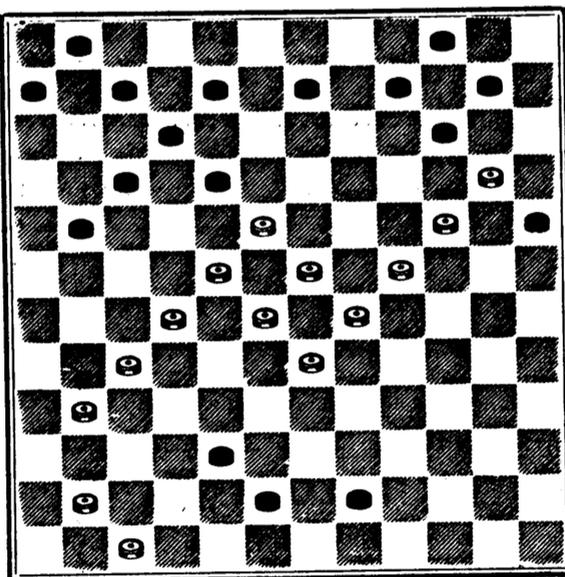


Blancs—5 pièces

Les blancs jouent et font mat en 3 coups

No. 94.—PROBLEME DE DAMES

Composé par C. Eph. Saint-Maurice (âgé de 10 ans), Montréal
Noirs—17 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 91

| Blancs | Noirs | Blancs | Noirs |
|--------|-------|--------|-------|
| 34 | 28 | 22 | 25 |
| 71 | 65 | 59 | 72 |
| 46 | 40 | 72 | 45 |
| 67 | 56 | 35 | 46 |
| 50 | 2 | 29 | 49 |
| 2 | 55 | gagne | |

Solutions justes par MM. Alf. Morin, Ottawa; F. Vermette, A. P. Beauharnois; J. B. Guy, A. Ladouceur, Montréal.

Solution du problème d'Échecs—No 90

| Blancs | Noirs |
|--------------------------------|-------|
| 1 D 1 D | 1 ? |
| 2 Mat selon le coup des Noirs. | |

ANNONCE DE John Murphy & Cie

PRINTEMPS 1893

GRANDE - EXPOSITION

— D E —

MARCHANDISES NOUVELLES

DANS TOUS LES DEPARTEMENTS

Au-delà de 300 pièces de magnifiques mousselines de laine française (hâlies) dans tous les dessins, nuances, etc., pour être vendues à 39c la verge.

— ARTICLES DE FANTAISIE —
GARNITURES, Etc.

Grande attraction dans le département des manteaux. Des milliers de manteaux nouveaux venant d'être reçus et pour être vendus à des prix qui ne souffriront pas de compétition.

Pour garniture de toutes sortes. Visitez ce département qui est le plus important de toute la maison. Nos garnitures sont importées directement d'Europe et nous ne craignons pas de dire qu'il n'y a aucun magasin en cette ville qui puissent être comparés au nôtre.

JOHN MURPHY & OIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Sell. Tel. 2193

Federal Tel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice: Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

A VENDRE

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ;

S'adresser: 40, place Jacques-Cartier

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tarte; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A 1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Pâtisseries le vendent



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
dela Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
 A vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

mandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les Etats de l'Est, de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

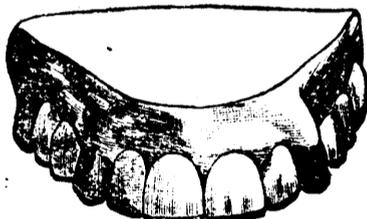
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plomberie de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entre lent le scalpe en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien,
 199 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, reconforte et restaure.

2152

L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON

DEVRAIT SE TROUVER DANS TOUTES LES MAISONS!

Et voici pourquoi. Elle est aussi inoffensive que le lait pour les jeunes gens et pour les personnes âgées. Elle est laxative et régularise les fonctions des intestins. Elle purifie le sang et le dégage de tous les germes de maladie. Elle favorise la digestion et donne des forces aux malades et aux personnes faibles. Elle chasse la bouffissure, l'hydropisie et l'embonpoint nuisible à la santé. Elle guérit les plus graves affections du foie et du rein. Elle guérit le rhumatisme, la névralgie, la sciatique, le mal de tête, etc. Elle débarrasse de la bile, et fait disparaître la dyspepsie et les indigestions. Elle conserve ou rend l'éclat enchanteur de la beauté des jeunes années. Elle fait disparaître les boutons et les éruptions et rend la peau claire et unie. Elle infiltre l'essence de la vie dans toutes les veines, les muscles et les os.

Dépôt de l'Eau de Saint-Léon : 54, Carré Victoria

Tel. 1132.

ROBILCAED, 27, rue St-André.—Seul embouteilleur

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapellerie et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
 Primes pour l'année 1892..... 2,557,061
 Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. ROUCHE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
 LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
 Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

A. LEOPRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales :
 Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la
 Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL ARPEUTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building

Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques
 de commerce, etc., préparées pour le Canada
 111'Esplaner

VIN DE VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir :

ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE

ÉPUISEMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES.

Longues convalescences et tout état de

langueur caractérisé par la perte de l'appétit et

des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.

ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS

S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,

Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LES NOUVEAUX ABONNÉS

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en

coups de publication "Les Mangeurs de

Feu."

PIANOS

HAZELTON,
 FISCHER,
 DOMINION,
 BERLIN.

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINIO

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite
 par les

**Poudres
 Orientales**

les seules

qui assurent en trois
 mois et sans nuire
 à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermets des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
 MONTREAL TEL Bell 6819

— DONNEZ-VOUS AU MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du monde —

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU
 DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.
 DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE : J. B. LAVIOLETTE, M.D.,
 217 Rue des Commissions, Montréal.